

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

110

DIXIÈME ANNÉE.

FÉVRIER 1963

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française...	30 F	15 F
Etranger	40 F	20 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 3 F

Abonnement de soutien : 1 an : 35 F

Abonnement d'Honneur : 100 F, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547, Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1963 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1963

SOMMAIRE

L'Homophile dans son milieu professionnel 73

Hyrieus, par ADRIEN RHYXAND 85

Lettre, par FRÉDÉRIC LE CELT 97

Le Combat d'Arcadie 103

Etre deux, poème de MICHEL CANADA 72

LIVRES :

De l'Homosexualité, d'Edouard RODITI 106

Tanguy, de Michel del CASTILLO 112

Le septième sexe, d'Alain ANCELOT 114

Café-Society, de Philippe Jullian 117

ETRE DEUX

*Il n'est pas dans le monde
De douleur plus profonde
Que d'être seul au monde.*

*Et si j'entends un bruit,
Ma prunelle reluit —
Mon copain, est-ce lui ?*

*Et si je vois sur l'onde
Son humeur vagabonde,
Tout dans mon cœur abonde,*

*Tout est beau, tout reluit,
Et nous goûtons sans bruit
De nos deux cœurs, les fruits.*

*Il n'est pas dans le monde
De joie aussi profonde
Que d'être deux au monde.*

MICHEL CANADA.

L'HOMOPHILE DANS SON MILIEU PROFESSIONNEL

*(Extraits d'un cercle d'études au Club d'Arcadie,
le 7 novembre 1962)*

L'an passé nous avons examiné ensemble les relations de l'homophilie en tant que tel avec sa famille, les conséquences qui en résultent lorsque celle-ci « apprend », la ligne de conduite à tenir, à travers en quelque sorte le contexte des faits. C'est à un débat du même genre que vous êtes conviés ce soir. Nous allons examiner ensemble comment se comportent à notre égard les milieux professionnels les plus divers, de quelle façon nous pouvons nous intégrer au moindre dommage dans le cadre de notre métier, quels écueils nous avons à éviter, et nous y serons aidés par des exemples triés de l'expérience de chacun de vous.

Mais avant d'examiner en détail comment chaque milieu professionnel réagit à l'égard de l'homophilie, et par voie de conséquence, les règles générales que nous sommes amenés à suivre, laissez-moi vous rappeler quelques-unes de ces vérités fondamentales, de ces évidences, qu'à travers les quelques 7 000 pages des 106 numéros d'*Arcadie*, notre revue vous rappelle, à chaque instant.

Ne nous attardons pas à regarder vers le passé. Notre but, c'est de vous aider à vivre notre vie présente, dans les conditions que nous font notre époque, l'état de la morale, tant officielle que pratique, nos mœurs et nos lois.

Rappelons-nous quand même que l'homophilie est aussi ancienne que le monde, qu'à toutes époques et en tous lieux, dans les races de toutes couleurs, les homophiles ont été de toutes catégories de la société, qu'ils sont de toute origine, de toutes formations, et qu'il s'en est toujours rencontré, dans toutes les professions. Ce qui a varié à tra-

vers les siècles, c'est la manière dont on les a traités, la clandestinité dans laquelle ils devaient se maintenir, les persécutions et les opprobres alternant avec des périodes de tolérance et de relative liberté sexuelles. — Vous savez qu'au Moyen Age, les sodomites, les « bougres », comme on disait alors, étaient envoyés au bûcher, et ce Moyen Age là, que les historiens font terminer en 1453, s'est prolongé bien plus avant. Même de nos jours, nous avons vu l'Hitlérisme déporter par centaines et par milliers les homophiles dans les camps de concentrations et les torturer jusqu'à la mort, ainsi qu'*Arcadie* vous l'a conté. Que ce simple rappel ait seulement pour but de vous faire apprécier, par comparaison, la situation des homophiles en 1962.

Aussi bien au milieu de ce xx^e siècle, malgré la persistance du tabou anti-homosexuel qui est, il faut le dire et quelque déchirement que certains d'entre nous en éprouvent, un des éléments essentiels et permanents de la morale sexuelle chrétienne (tout au moins, permettez cette remarque personnelle, telle qu'elle est professée *ex cathedra*, car dans la pratique le jugement des autorités elles-mêmes est souvent plus nuancé), on peut constater une évolution appréciable de l'opinion, dont la condamnation n'est ni aussi totale, ni aussi catégorique. Un climat de plus grande liberté morale favorise les prises de conscience sur le plan sexuel. Bien des êtres se souviennent avec moins de peine et de remords qu'ils ont eu, à quelque moment des inclinations homosexuelles qu'ils ont refoulées. L'opinion commence à s'apercevoir que les excentriques et les déséquilibrés sexuels, s'ils constituent la partie la plus apparente, sont loin d'être la majorité, et que celle-ci comprend au contraire des gens comme les autres, parfaitement intégrés à la société, de tous les âges, dans toutes les classes sociales, dans toutes les professions, avec leurs qualités et leurs défauts, ni plus, ni moins parfaits que les hétérosexuels. Et que ceux qui, plutôt que d'une affection durable, s'accommodent de plaisirs passagers, ne diffèrent pas en cela du monde de l'hétérosexualité. Si bien qu'un journal, justement cité par *Arcadie*, en l'espèce *France-Soir*, a pu écrire un jour : « Dans le temps, chaque fois que dans un groupe quelqu'un en parlait, tout le monde se taisait et semblait avoir honte; aujourd'hui tout le monde veut dire son mot. Au vrai, tout le monde dit n'importe quoi. Mais on n'a jamais réussi — c'est toujours *France-Soir* qui

parle — à se mettre d'accord sur les causes de l'homosexualité. »

Certes, il est aujourd'hui devenu de mode dans les films, dans les pièces de théâtre, les romans surtout, de faire allusion au fait homosexuel, de façon plus ou moins directe, avec plus ou moins d'hostilité, dans la manière de présenter les homophiles et de les dépeindre, trop souvent, dans un sens malveillant, tout à la fois pour exciter la curiosité du lecteur et pour ne pas heurter, sinon pour flatter ses idées préconçues sur le sujet. Si bien que vous entendez parfois dire : « On en parle trop, de ces gens là ! »

Même si l'idée que l'homosexualité soit une maladie, une névrose, ou un vice, ne reflète plus l'opinion des milieux scientifiques et médicaux, même si une partie de l'opinion en général se montre plus réservée dans ses jugements, tout au moins envers ceux dont la tenue et le comportement ne constituent pas une provocation, n'allez pas en déduire que vous devez sans crainte et sans dommage, devant vos compagnons de travail de chaque jour, déposer ce masque d'hypocrisie et de conformisme sexuel qui vous pèse, et affirmer délibérément et publiquement votre propre nature. Car les mêmes gens qui se seront déclarés libéraux et indulgents pour le fait homophile considéré en soi, en reviendront à la condamnation pure et simple quand ils auront à donner leur avis sur la personne et non sur le fait. Pas nécessairement d'ailleurs parce qu'ils condamnent au nom de la morale traditionnelle, mais parce qu'ils craignent trop que leur indulgence les fasse passer pour participer des mêmes goûts, par hypocrisie sociale et collective en un mot.

Et nous voici ainsi au seuil du problème que nous avons à résoudre pratiquement au cours de notre existence. Comment le milieu professionnel dans lequel nous devons vivre réagit-il en face de notre problème individuel, ce qui, puisqu'il faut bien que nous vivions en communauté, conditionne en quelque sorte nos réactions et notre attitude.

Cela varie, c'est une évidence, sensiblement selon les professions et selon les milieux. Que ce soit d'abord l'occasion de faire un sort, et sur ce point je crois bien qu'il n'y a pas ici d'opinion contraire, à l'affirmation selon laquelle l'homosexualité serait un excellent moyen pour arriver. Des romanciers, des journalistes en mal de copie l'ont bien affir-

mé souvent sans rire. Dans son numéro d'avril 1957, *Arcadie* a cité le mot d'un M. Porel qui pense que « la plupart des homophiles sont des individus quelconques qui arrivent à occuper toutes les avenues du pouvoir parce qu'ils sont homosexuels » ! J'ai lu tout récemment dans un roman sorti des presses en 1962, et qui n'effleure pas le moins du monde le fait homosexuel, cette phrase surprenante : « X... savait bien que pour arriver, de notre temps, il faut être franc-maçon, Juif, ou inverti. » Pour les Juifs, les persécutions dont ils ont été frappés appelaient certes de leur part un réflexe de défense où la solidarité et l'entraide jouent leur rôle; pour les francs-maçons, ce fut, naguère, semble-t-il, beaucoup plus fréquent que maintenant; quant aux homosexuels, on peut en citer quelques exemples, mais la nomenclature sera tôt faite. Et je pense que nous sommes tous d'accord pour estimer que, toutes choses égales d'ailleurs, il y a une proportion plus forte d'hommes devant leur réussite à leur séduction auprès des femmes que d'homosexuels ayant, aux mêmes fins, exploité leurs semblables. Bien entendu, je laisse de côté les homosexuels, vrais ou faux, qui font payer leurs charmes, *Arcadie* et le Club qu'elle a fondé n'ayant, vous le savez, rien de commun avec ces gens là.

Ce que l'on peut concéder à nos détracteurs, c'est que certains milieux acceptent plus facilement parmi eux des homosexuels révélés. C'est tout d'abord le théâtre, où la proportion des homophiles semble plus forte qu'ailleurs. Le cinéma, pour les mêmes raisons. Quant aux lettres, sciences et arts, parmi les écrivains, les musiciens, les peintres, les décorateurs, parfois peut-être par snobisme, par réaction contre le conformisme dit bourgeois, les homophiles y sont traités comme les autres et ne subissent pas de dommages particuliers. Mais précisément parce que dans les milieux littéraires surtout, l'esprit de compétition et le désir d'arriver sont des mobiles très puissants, certains des écrivains les plus notoires — *Arcadie* en a fait l'expérience — se gardent bien de se compromettre et dissimulent leurs goûts, en évitant précisément d'aider leurs semblables; ils craindraient trop de se révéler.

Commerçants, industriels, chefs d'entreprise, jouissent en principe d'une certaine indépendance et ont renoncé à se préoccuper de l'opinion de leur clientèle sur la vie privée de leurs collaborateurs. Dans les professions libérales, avo-

cats, notaires, magistrats, médecins, ceux que leur métier place dans une certaine lumière vis-à-vis du public ont certes une position plus difficile, plus délicate, précisément dans la mesure où de l'extérieur, on regarde vers leur vie privée. Qu'un bon nombre d'entre eux — le Directeur d'*Arcadie* en porte certainement témoignage — aient pu sans dommage poursuivre leur carrière, exercer leur profession, sans voir leur réussite ou leur avancement contrariés, et arriver ainsi au terme de leur vie professionnelle, environ la soixantaine, c'est-à-dire à l'âge approximatif où leur sexualité ne leur tend plus d'embûches, ce n'est pas se montrer trop optimiste que de l'affirmer. Mais là il faut mettre l'accent sur l'avantage inappréciable de résider dans l'immense agglomération parisienne au lieu d'être condamné, par son métier, à vivre dans une ville de province, dans une bourgade, parfois dans un village. Médecin, percepteur, instituteur ou receveur des postes, juge de paix ou notaire, s'il est célibataire, quelles tentatives des familles pour se l'annexer, quel espionnage provoqué par sa résistance, quels commérages sur les visiteurs qu'il reçoit, *a fortiori* si un ami vient partager sa vie. De cette différence sur laquelle je vous demande de méditer pour juger, même solitaire, votre sort moins fâcheux, les exemples abondent. Et quant aux homophiles mariés, sur ce point comme sur tant d'autres, leur situation est bien plus difficile encore.

Mais toutes les professions n'exposent pas autant les intéressés à la curiosité indiscrete de leur entourage. Il y en a même qui les favorisent, en quelque sorte, tels les ecclésiastiques, dont une des charges essentielles est la formation morale et religieuse de la jeunesse. Ils peuvent recevoir chez eux librement JOC, JEC, moniteurs, scouts et adultes qui les aident dans leurs œuvres et patronages. S'ils ont des tendances homophiles, ils doivent en souffrir beaucoup, s'ils ont assez de courage, sublimant leurs instincts, pour s'en tenir à des inclinaisons exclusivement sentimentales. Les éducateurs laïques, au contraire, s'ils reçoivent trop fréquemment ces jeunes gens et ces mêmes hommes, ont à redouter, surtout s'ils sont célibataires, la curiosité maligne de leur entourage. Et certaines de ces amitiés, même restées des amitiés pures, ont provoqué des drames. En un mot que deux amis puissent vivre ostensiblement ensemble, est-ce possible sans préjudice pour leur situation? Cela dépend de bien des circonstances dont

ils ne sont pas maîtres, de leur milieu et de leur condition sociale, et c'est bien plus facile, répétons-le, à Paris qu'en province. Pourtant, même dans les localités où tout le monde se connaît, il arrive que le sérieux et la tenue de deux amis vivant ensemble, après les réticences, sinon l'ostracisme du début, obtiennent l'acceptation tacite et la neutralité bienveillante des habitants. Exemple : En Amérique, dans un Etat du Sud des Etats-Unis, deux jeunes Italiens émigrants, de moins de trente ans, dans une petite ville viennent s'établir comme coiffeurs. Ils se disent frères, ce sont deux amis, et de leur refus de se mêler à la jeunesse du pays, du fait qu'ils vivent ensemble comme un couple normal, comme on ne leur connaît aucune relation féminine, entourage et clientèle identifient assez vite leur vraie situation. Ils y passent ainsi toute leur vie : près de trente ans s'écoulent. Vers la soixantaine l'aîné meurt : son compagnon décède la semaine suivante; sur la demande écrite déposée chez le notaire, on les enterra ensemble, accompagnés de la sympathie et des regrets de toute la population..., ainsi qu'il était relaté dans une revue qui, il y a quelques années, a conté cette histoire.

Même pour ceux qui travaillent à Paris ou dans de grandes villes de province, il faut faire une distinction entre les professions. Dans l'hôtellerie, cafés, bars, restaurants, la camaraderie, la grande familiarité de règle parmi le personnel entraîne beaucoup d'indulgence, de compréhension, sinon de complicité à propos des rapports sexuels, quels qu'ils soient. Il est également notoire que dans la couture, la mode, la coiffure, la chemiserie, les homosexuels bénéficient d'un climat compréhensif, de même que dans les milieux para-médicaux, mais là, plus encore sous la condition d'une tenue extérieure et d'une réserve irréprochables.

Dans les grandes entreprises, les usines importantes, les administrations, il n'y a pas, en règle générale, de difficultés spéciales, mais plus encore que dans les professions citées précédemment, il est indispensable de ne pas se faire remarquer. Et c'est alors que se pose le dilemme : Vis-à-vis de nos compagnons de travail de chaque jour, de tout instant, devons-nous être sincères ou hypocrites? Quel sera, dans le premier cas, la réaction de ces camarades que nous estimons et dont nous nous croyons appréciés? Malgré la connaissance — sans doute insuffisante — que nous leur

supposons, du problème homophile, ne vont-ils pas, informés, réagir dans un sens hostile et réprobateur?

Car, selon Marc Daniel, « s'il n'y a pas 10 personnes sur 1 000 condamnant l'homosexualité qui puissent donner de leur attitude une explication cohérente et logique », cette condamnation reflète bien l'opinion d'un grand nombre, même en 1962. Certes, André Baudry a écrit — parlant de l'homophile : « Respectueux des lois comme n'importe quel autre citoyen, que craindrait-il? Sa vie peut être un exemple comme celle de quiconque, à condition de ne pas se manifester par une originalité de mauvais goût et de ne pas manquer aux règles normales de bienséance. Il est un citoyen à part entière; la liberté se vit dans la dignité. Et trop d'homophiles, conclut André Baudry, se complaisent dans l'ombre. »

Bien sûr, et cela est excellemment dit. Mais dans la pratique, l'un d'entre vous m'a confié un jour : « Oh! si mon chef apprenait, cela ne ferait pas un pli. Je serais renvoyé, comme l'a été un jeune employé. Quand le patron a remarqué qu'il se maquillait, il l'a mis à la porte. »

En tout cas trop souvent les homosexuels ne jouissent de la réputation d'honnêteté qu'à la condition de maintenir leurs goûts dans une stricte clandestinité et ils ne doivent leur tranquillité qu'à leur silence et à leur discrétion.

Car précisément, ces règles normales de bienséance, qu'*Arcadie* nous recommande de suivre, ne sont pas les mêmes pour nos voisins d'atelier et de bureau que pour nous, homosexuels. En effet ces règles et cette dignité de vie, nous les enfreignons dans l'esprit de nos semblables, par exemple quand, célibataire et libre de toute obligation familiale, nous partageons la vie d'un ami. On nous a vus ensemble, à la sortie du bureau, au théâtre, au restaurant. Notre réserve vis-à-vis des femmes nous avait déjà rendus suspects. Nous sommes classés, étiquetés. Là interviennent ensemble, mais dans une mesure variable, les mérites professionnels de chacun et l'état d'esprit de ceux que nous côtoyons chaque jour, à la fois influencés par leur propre nature, selon qu'ils sont naturellement bons ou envieux, généreux ou mesquins, et par la rivalité et les compétitions professionnelles. Si bien que de deux homosexuels de même valeur dans leur métier, de même dignité de vie, l'un sera

accepté et estimé, l'autre vilipendé et combattu. Ainsi, puisque qu'il ne dépend pas de nous seuls que notre vie professionnelle reste possible, non troublée par ces éléments passionnels, que notre entourage l'accepte sans nous en faire grief, ne vaut-il pas mieux se tenir sur la plus grande réserve et ne pas céder, sous l'impulsion d'une trop grande franchise, au désir par ailleurs si légitime de jeter bas ce masque d'hypocrisie qui nous pèse et qui nous laisse bien sûr, souvent, un complexe de duplicité!

Arrêtons nous ici un instant sur le cas de l'homophile qui dans un de ces grands bureaux, dans une de ces administrations, moins indulgents sur le plan sexuel que les salons de coiffure ou l'atelier du couturier, éprouve un sentiment impérieux, une forte attirance pour un de ces compagnons de travail dont il craint que les goûts ne correspondent pas aux siens. Va-t-il céder à son impulsion, se déclarer, sous peine à la fois d'être éconduit et d'encourir la réprobation unanime, car l'intéressé ne sera peut-être pas discret? Qu'il n'oublie pas combien le risque est grand, pour sa réputation, sa carrière, son avenir. S'il sait se résigner et renoncer, il pourra se dire plus tard, à la manière d'un sonnet célèbre :

*Cet amour défendu, toujours j'ai su le taire
Et celui qui l'a fait n'en a jamais rien su.
Ainsi, j'aurai passé sans cesse inaperçu
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre
N'ayant rien demandé et n'ayant rien reçu.
Pour lui, quoique Dieu l'ait fait sensible et tendre
Il passa son chemin, distrait et sans entendre
Le murmure d'amour élevé sous ses pas...*

Il se sera au moins donné à lui-même la preuve, réconfort moral tout au moins, que les amours homophiles ont les mêmes caractères de sacrifice et de renoncement que les autres, ce que la foule ne veut ni savoir ni comprendre, et que nous n'avons pas, au moins vis-à-vis de nous-mêmes, à rougir de nos inclinations.

Quant aux « incidents publics », aux arrestations suivies de jugement, ce sont là des cas que connaît bien le Directeur d'*Arcadie*, sollicité qu'il est fréquemment pour intervenir, aussi souvent du reste par des non Arcadiens, à

moins que ce ne soit par des ex-arcadiens, ou par d'autres qui n'ont pas renouvelé leur abonnement lorsqu'il n'ont plus eu besoin d'un appui. Le péril passé, adieu le Saint!...

Il ne faut pas croire pourtant que des incidents de cette nature entraînent automatiquement renvoi, licenciement ou révocation des intéressés. L'employeur a, à cet égard, à peu près toute latitude de sanctionner comme il lui plaît. La justice, une fois qu'elle a statué, n'intervient pas, sinon pour motiver le jugement au particulier ou à l'organisme dont relevait l'inculpé. L'angoisse, la détresse du malheureux, souvent condamnés à une amende ou à la prison avec sursis, ne sont pas toujours justifiées par les faits. *Arcadie* a naguère cité ce cas :

« En province, un garçon voyant dont l'allure provoquait « l'ironie du quartier, est arrêté sur les quais du port par « la police. A son retour de prison, il dit à quelqu'un : « Au bureau on est au courant, je vais être renvoyé. » « Deux jours après, il se jette par la fenêtre. Que n'a-t-il « attendu! Car le personnel de l'administration qui l'em- « ployait, interrogé s'il fallait le reprendre ou non, s'était « unanimement prononcé pour son retour en service, qui « était décidé. »

Donc s'il s'agit d'un commerçant, du chef d'une petite entreprise, le coupable peut très bien s'en tirer avec une sévère mercuriale et l'engagement de ne plus faire parler de lui. Pour les employés et fonctionnaires de grandes administrations, mi-privées mi-officielles, telles les banques et les assurances, ainsi que pour les entreprises nationalisées, ils sont généralement régis par des statuts du Personnel qui prévoient explicitement le cas. Aux termes de ces statuts, les condamnations sans sursis pour « attentat à la pudeur » entraînent la révocation de plein droit ». Celles, infiniment plus fréquentes, pour outrages à la pudeur, qui visent les incidents que vous connaissez et qui sont accompagnées de sursis, n'entraînent pas automatiquement le congédiement.

Il y a une échelle de sanctions disciplinaires en l'espèce, très souvent le déplacement d'office est plus ou moins de rigueur ou d'indulgence selon les circonstances. La recrudescence des condamnations, certains faits divers montés en épingle par la presse, entraînent de manière intermittente

une répression plus sévère. Mais s'il n'y a pas eu intervention de la Justice, si les faits se sont passés en privé, à l'intérieur de l'établissement, le renvoi n'est pas automatique, loin de là. En voici un exemple : Dans une petite ville de province, un atelier d'une quinzaine d'ouvriers, dont deux chefs d'équipe, un jeune de dix-huit ans, récemment sorti de l'école d'apprentissage, et qui fait ses débuts dans l'atelier. Un des ouvriers remarque qu'un des chefs d'équipe reste bien souvent le soir après la débauche, son travail ne justifierait le fait qu'exceptionnellement. Le jeune aussi tarde à partir ou revient au bout d'un instant, prétextant un vêtement oublié ou un outil à emprunter. Cela lui paraît louche. Un soir, il se dissimule lui-même, s'aperçoit que le garçon a rejoint le chef d'équipe dans un petit local qui sert de réserve pour le matériel. Et il arrive à apercevoir, par le trou de la serrure, ou par les planches disjointes, ce que l'on devine.

Le « voyeur », parti sans se faire remarquer, prend le lendemain, avec un collègue, le garçon à part, qui avoue sans difficultés. Le chef d'équipe, convoqué alors par le chef d'établissement mis au courant, finit par avouer à son tour. Il est marié, père de deux enfants et l'autorité supérieure, prévenue, préfère ne pas saisir la Justice. Il n'y a eu ni violences, ni scandale extérieur, ni plaintes. L'affaire sera réglée sur le plan administratif; l'intéressé comparait devant un conseil de discipline où les représentants du personnel votent contre le renvoi et demandent l'indulgence. Le Directeur a, dans de tels cas, pouvoir de décision et se prononce, en raison de la situation de famille, pour le déplacement par mesure disciplinaire, qui laisse à l'intéressé son gagne-pain et même son grade d'agent-cadre. Mais, célibataire, son renvoi eût été probablement décidé!

Et dans l'armée, interrogerez-vous? La caserne, le camp, a plus forte raison, le bled, le poste isolé comptent au moins autant d'homophiles accidentels que ceux dont c'est la constante et seule nature. Les autorités, qu'elles n'y participent pas ou peu, se montrent généralement assez tolérantes et compréhensives. Entre militaires de grades différents, les relations sont plus surveillées et plus exposées aux commentaires. Les gradés sont en tout cas, dans les villes, dans les garnisons importantes, dans les Etats-Majors, plus exposés à de graves désagréments s'ils font parler d'eux. Quand ils en ont le pouvoir, les cadres supérieurs préfèrent, eux,

« classer l'affaire ». Un officier supérieur qui venait d'être muté, et ayant laissé femme et enfants dans sa garnison précédente, se fit surprendre par un policier. L'autorité supérieure est informée, il est convoqué à Paris, où un général le tance vertement; mais il a été prisonnier de guerre pendant quatre ans et il a cinq enfants. On le renvoie dans sa garnison précédente, avec changement d'emploi, mais sans autre sanction.

Dans la Marine, on est beaucoup plus sévère. Vous avez lu dans notre revue le récit détaillé d'un malheureux officier de marine qui, en Indochine, où les circonstances auraient dû pourtant inciter à moins de rigueur, a été moralement torturé, cassé de son grade, radié des cadres. Et dans d'autres cas, qu'André Baudry connaît bien, des camarades pourtant très bien notés professionnellement ont connu, à cause de leur homophilie, de très graves ennuis.

Peut-on donner une conclusion à ces réflexions et à ces exemples? N'oubliez jamais, lorsque vous êtes tenté, par un souci d'honnêteté qui d'ailleurs vous honore, de révéler votre vraie nature, que les mêmes gens condamnent, en groupe, ce qu'ils tolèrent individuellement. Et si vous éprouvez vraiment le besoin de vous confier, que ce soit à quelqu'un pris isolément, dont vous connaîtrez d'avance la loyauté et l'objectivité.

Il reste en tout cas, toujours aux homophiles, la nécessité d'améliorer leur vie s'ils veulent contribuer à détruire les préjugés dirigés contre nous, et aussi d'améliorer leurs relations entre eux. Il n'est pas question de « franc-maçonnerie », mais de nous aider les uns les autres par notre compréhension mutuelle. En face des mêmes problèmes, à travers les différences d'âge, de situation, de culture, de goûts, laissons ce qui nous sépare, cherchons ce qui nous unit...

Puissiez-vous trouver par ailleurs dans ces réflexions quelque motif de réconfort et d'espoir dans la vie. Nos difficultés et nos luttes n'ont pas toujours un aboutissement décevant. Avec beaucoup de patience, de prudence, de dignité surtout dans notre vie, nous arrivons à conquérir et à garder l'estime de ceux que nous devons côtoyer chaque jour. Et c'est ici le lieu de rappeler ces lignes parues dans le N° 105 d'*Arcadie* (ne trouve-t-on pas tout ce qui peut nous soutenir, nous conseiller, nous guider dans notre revue?) sous la signature de Jacques Fréville :

« Astreignez-vous à respecter (quitte à paraître pour les « ignorants, sacrifier à l'hypocrisie ambiante) les règles « qu'imposent à tous la vie en Société. Qu'il y ait en vous « deux êtres: l'être civique, celui qui tient, *comme chacun « doit le faire*, un rôle utile dans la vie quotidienne et dans « la société; et puis l'être d'amitié pour l'ami seul... »

Cet être d'amitié, mes chers camarades, un bon nombre de nos semblables l'ont trouvé grâce à *Arcadie* et à ce club; notre vœu pour conclure : que chacun de vous ait la chance de le rencontrer, et qu'il sache le garder, comme le plus précieux des biens!

A. D.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

*Revue mensuelle com-
prenant une partie
française, allemande
et anglaise*

*Chaque article n'est
publié que dans une
seule langue*

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)
LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

HYRIEUS

par

ADRIEN RHYXAND

La mode est aux complexes. On en découvre toujours de nouveaux. Auprès du plus encombrant, celui d'Œdipe, gravitent maintenant les complexes de Diane, d'Electre, voire de Philémon. J'en signale un autre, espérant qu'aucun psychiatre ou écrivain ne l'aura accaparé : le complexe d'Hyrieus.

La mythologie exprime toute la condition humaine. Toutes les angoisses et tous les rêves de l'humanité s'y dramatisent.

Hyrieus, aussi nommé Œnopeus, ayant généreusement reçu Zeus, Poséidon et Hermès, obtint en récompense d'avoir un fils sans être obligé de prendre femme. Dans la peau du bœuf qu'il avait sacrifié pour ses hôtes on lui présenta un magnifique héritier. Trois grands dieux ne pouvaient moins faire. Ainsi naquit Orion, grand chasseur devant les immortels. La plus magnifique des constellations évoque sa fière silhouette virile.

Orion ne renouvela pas l'exploit d'Hyrieus. Peut-être par faute d'occasion. Raisonnablement, pouvait-il compter sur une nouvelle intervention des dieux? Il enleva la jeune fille qu'on lui refusait. Il ne fut, semble-t-il, pas aussi misogyne que son père. Ne lui ressemblait-il donc pas? Sur un point peut-être. Il savait bien ce qu'il voulait.

Le complexe d'Hyrieus est un riche sujet de méditation. A recommander aussi bien aux homosexuels endurcis qu'aux allosexuels fanatiques. Le désir de paternité, aspiration majeure de l'homme, n'est-il pas essentiellement homosexuel? Dans la grande majorité des cas, l'homme désire engendrer un garçon. S'il ne désire que des filles, il est inverti. Car, et je ne me lasserai pas de le dire, si l'on peut être inverti par rapport à l'homme, on peut l'être aussi par rapport à la femme. Au-dessous de la lope qui abdique toute dignité devant son semblable, figure la catalope qui abdique toute

dignité devant la femme. Si la société persécute la première espèce d'inverti, elle cultive la seconde, dans laquelle figurent les individus les plus faciles à conditionner.

Parmi les hommes réputés normaux on pourrait distinguer entre ceux qui se marient plutôt pour avoir une femme et ceux qui se marient surtout pour avoir des garçons. Il y a pour la plupart des hommes un âge où ces deux aspirations se conjuguent harmonieusement. C'est l'âge optimum pour le mariage. En général, il se situe vers la trentaine, mais certains hommes se sentent vieux plus tôt et d'autres mûrissent beaucoup plus tard. A l'heure actuelle, en supprimant systématiquement tous les exutoires sexuels de la jeunesse, on précipite les garçons dans le mariage prématuré, qui, l'écrasant sous un fardeau de responsabilités acceptées à la légère, le place, en fait, sous la coupe de la femme, plus précocement mûrie. De même, d'interminables obligations militaires ont raison de sa virile turbulence. Les meneurs de peuples, soucieux de neutraliser la jeunesse, savent fort bien spéculer là-dessus.

Malgré toutes les pressions sociales, l'homme mâle, normal et complet, en qui s'équilibrent les tendances homo et allosexuelles, cherche à se réaliser dans le mariage et la paternité. Cet homme non inverti, cet homme qui ne saurait douter de la précellence de son sexe pour tout ce qu'un être de son sexe considéré comme les activités supérieures de l'esprit, cet homme viril et réalisateur désire un fils plutôt qu'une fille.

Désirer un fils, c'est projeter le meilleur de soi au profit d'un être de son sexe. C'est semer et faire pousser une plante d'homme, c'est faire s'épanouir de la belle chair mâle et former une âme à son idéal viril. C'est susciter une force renouvelée qu'on voudrait mettre en prise sur la vie pour continuer à travers les siècles à s'affirmer. Toute la tendresse que l'homme a pour l'homme, pour son espèce, sa race, sa tribu, pour son propre sexe, espère satisfaction dans la paternité. Rien ne peut exalter l'orgueil masculin comme l'idée de voir naître de soi un mâle humain dont tout l'être peut se réjouir.

Quand l'homme imagine son futur garçon, il l'imagine en mâle des pieds à la tête, en animal entier, avec la voix, les gestes, les propos de son sexe, en mâle, avec ses exigences et son agressivité, mais aussi avec sa spontanéité, ses élans généreux, ses ambitions et son initiative, en mâle

dont l'image physique, les gestes et les attitudes sont un souverain plaisir des yeux, comme les actes et les paroles sont au plus haut degré sensibles à l'âge, en mâle sentant le mâle et dont le parfum frais et sauvage est le plus suave des parfums. Quand l'homme se représente son futur fils, comment le voit-il? A son image, bien sûr, mais connaît-il son image? Pas plus qu'il ne connaît le son de sa propre voix. Ne rêve-t-il pas au délicieux baby bouclé, au frais bambin caressant, au charmant écolier en culottes courtes, au radieux adolescent, au fier jeune homme qu'il pourrait être? Pas plus qu'à sa propre image juvénile à peu près oubliée, ne se réfère-t-il pas plutôt à nombre de modèles bien vivants et séduisants, gloire de son sexe, qui ont enchanté ou qui enchantent présentement sa vie quotidienne?

Pourquoi rêver d'un fils? Pour lui transmettre son nom? Mais l'homme qui n'a pas de nom; qui n'a qu'un matronyme ou encore un nom trop banal; mais l'homme qui a un nom étranger ou même un nom honni rêve aussi d'un fils. Le nom, prétexte, pudeur! Et pourquoi l'homme tient-il à transmettre son nom par la lignée masculine? A marquer de son sceau l'être qui sortira de lui? C'est bien qu'il réserve ses plus profondes pensées à l'être de son sexe qu'il pourra décemment exalter.

Peut-être rêvera-t-il à de furtives voluptés, quelque peu sexuelles, à d'illicites contacts intimes. Mais la présence physique de l'enfant aimé, les constantes révélations de son intimité, si furtives soient-elles, suffiront à satisfaire sa tendresse homosexuelle. A mesure que la personnalité de son fils s'affirmera, l'amour spirituel l'emportera sur l'amour sensuel et l'idée de la profanation du corps de son enfant lui semblerait odieuse. Même hors de toute religion, un sens du sacré naît au contact de l'enfance, car l'enfant a besoin de se faire de ses parents une idée exaltante, et les parents aussi veulent se faire de leurs enfants une image idéale. L'enfant comme les parents ont besoin de telles illusions. L'espoir fait vivre. Ainsi l'idée d'un éternel amour ne ressemble guère à l'amour conjugal tel qu'il se révélera. La réalité ne correspond jamais au rêve. On s'en accommode, le plus souvent. De même que celui qui, enfant, rêvait de palais, aimera, en son âge mûr, le modeste logis acquis par son industrie, l'homme qui a rêvé d'un demi-dieu aimera le garçon aux normes simplement humaines, élevé

au prix d'un joyeux sacrifice. Mais il arrive aussi que la déception soit à la mesure de rêves trop ambitieux. C'est ce qui explique le plus souvent ces haines implacables et en apparence si antinaturelles entre pères et fils. Malgré tout, combien d'hommes préféreront encore les difficultés d'éducation d'un garçon indocile et peut-être ingrat à l'affection d'une fille, à son dévouement inconditionnel.

Pour l'homme normal, la vie en fonction de l'homme est la seule vraie, la seule digne d'intérêt. Quand l'homme s'organise en fonction de la femme, c'est alors qu'il est le plus manifestement inverti. Or la société fascinante du xx^e siècle qui exige des robots, s'ingénie à conditionner comme tel le mâle contemporain. Les princes qui nous gouvernent savent de mieux en mieux neutraliser l'homme par la femme en suscitant une perpétuelle rivalité des sexes aussi préjudiciable à la qualité de la civilisation qu'au bonheur des individus.

Il est à remarquer que le peuple réputé le plus homosexuel de la terre, mais qui fut le moins inverti, ait été celui qui sut le mieux résister à la fascination des superjules : par l'ostracisme, les Grecs se préservèrent longtemps des dictateurs et des hommes trop providentiels. Certes l'homme passif à l'égard de l'homme suscite la méfiance parce qu'il semble se rabaisser au rang de la femme, mais alors que dire de celui qui accepte de gaieté de cœur de se mettre sous la coupe des femmes, de celui qui trouve bon d'y mettre les autres hommes et qui désire pour les rôles de chefs, de responsables ou d'éducateurs la parité du sexe féminin ? Si ces invertis ont des fils, ils ne les aiment guère. S'ils croient les aimer, ils ne les méritent pas. Si leurs rejetons deviennent homosexuels, ils n'auront que ce qu'ils méritent.

Un livre délicieux évoque les joies de la paternité : *Les Plaisirs et les Jeux*, de Duhamel. L'académicien, qui ne passe pas pour anticonformiste, ne craint pas de dire non seulement sa joie spirituelle à voir l'âme de ses enfants se former, mais aussi tout le plaisir qu'il ressent de leur présence physique : « Ils sentent si bon ! Il est si doux de les saisir à plein corps ! » Il va même jusqu'à avouer — par la bande — qu'il est amoureux de ses fils. Quoi de plus naturel ! Des lettrés insinuent, avec des mines de grands initiés, que Mme de Sévigné était amoureuse de sa fille. Saint Cuiestre ! Quelle découverte ! S'il n'y eut sans doute

pas entre elles de relations à proprement parler incestueuses il y eut affection charnelle et intime, très certainement.

Observons des familles à la plage ou au camping. Fréquemment on peut voir une intimité physique assez poussée entre pères et fils non seulement petits mais grands enfants et même adolescents. Certes la détente joyeuse des vacances favorise ces épanchements alors que les contraintes scolaires et professionnelles de la vie normale tendraient plutôt à entretenir des rancunes. Oserait-on s'offusquer de ces jeux sensuels et dresser des procès-verbaux ?

Pourtant en cette période de la vie cette saine homophilie naturelle tend à se désintégrer. Déjà, par l'esprit, le grand enfant quitte son père et sa mère. Si le lien affectif qui l'unit à eux est toujours puissant, il ne suffit plus à sa jeune âme en expansion. Mais s'il envisage de propager l'espèce, ce n'est pas dans un proche avenir. Ivre de ses jeunes forces, de son esprit alerte et conquérant, mais désorienté par tout un inconnu qu'il devine menaçant, il passera à ce tournant de la vie des rêves au désespoir. Il s'affirmera avec d'autant plus de violence qu'il doutera de ses moyens. Sa vérité, il la cherchera dans une longue quête. Il la cherchera de plus en plus auprès de ses semblables et, sans trop se l'avouer, il se voudra pareil à nombre de garçons dont il admire les performances, à nombre d'hommes et de camarades qui lui ont donné la joie de vivre, qui ont élargi son horizon, enrichi sa personnalité, proposé un style de vie conforme à sa nature. Quand il abordera les femmes, ce ne sera pas sans enquêtes prudentes auprès de ses camarades, auprès des aînés qui lui inspirent le plus de confiance. En leur compagnie, bien souvent, il abordera les filles les plus abordables. Une certaine solidarité, qui n'exclut d'ailleurs pas la rivalité, amène les garçons à assiéger d'abord en nombre les filles qui, elles-mêmes sont bien plus effrontées quand elles se tiennent en bandes par le bras. Tout se passe comme s'il y avait entraide homosexuelle pour l'adaptation à l'allosexualité.

Et quand il sera en âge de prendre femme, que de fois le jeune homme sera séduit autant par le beau-frère compagnon de jeunesse, voire par un beau-père admiré, que par sa jeune épouse ! Il trouvera dans la personne de celle-ci des traits d'autant plus séduisants qu'ils seront la traduction féminine de traits admirés chez les types masculins de sa

belle famille, traits qu'il aurait plaisir à retrouver, à défaut des siens propres, chez ses futurs descendants.

Si ces tendances plus ou moins conscientes étaient mesurables, quelles intéressantes statistiques seraient à faire sur les tenants et aboutissants homosexuels du mariage et de la procréation ! Dans un récent roman sans prétention, mais agréable à lire et d'une grande vérité humaine : *J'écirai ton nom dans le ciel*, un Camus, mais prénommé Charles, évoque une amitié qui s'arrête de justesse au seuil de la sensualité. Deux jeunes militaires deviennent inséparables, partagent leurs maîtresses, et, regrettant de ne pas avoir de sœurs, projettent d'épouser deux sœurs jumelles pour rester à jamais unis dans la vie.

Platon a vu juste quand il a vu le désir allosexuel inspiré par la Vénus vulgaire, créatrice de matière, et le désir homosexuel inspiré par la Vénus Uranie, inspiratrice de spiritualité. Mais il a tort de trop formellement opposer les deux amours. Ils peuvent collaborer. Le désir allosexuel seul impliquerait l'abandon sans conditions au génie de l'espèce ; le désir homosexuel tend à l'orienter dans un choix en fonction de l'homme idéal. Le désir de reproduction est moins automatique et impérieux que les esprits moutonniers ne voudraient le faire croire. Souvent on peut observer qu'il ne se manifeste que s'il y a assez de chances de transmettre avec la vie un certain nombre de garanties, et de sauvegarder pour elle et par elle des valeurs qui en font le prix. Ce qui explique que, même chez les animaux, l'instinct procréateur puisse être mis en échec, dans le cas de la privation de la liberté, par exemple.

Pour mesurer combien l'homosexualité se satisfait naturellement au sein de la famille, considérons l'homme privé de descendance masculine. Combien d'hommes qui ont perdu un fils se sentent plus orphelins que tant de jeunes enfants qui ont perdu leur père ! Et chez ceux qui n'ont pas eu le fils espéré, que de mélancolie, de regrets ! S'ils sont généreux, ils s'attendriront sur le bonheur de leurs frères, de leurs amis. Sinon, ils trahiront leur jalousie par cent menues bassesses. Ils dénigreront les fils de leurs proches, relèveront méchamment leurs frasques, leurs échecs, leurs tares, les ennuis qu'ils causent à leur famille. Ils mettront en doute une paternité vraie, souligneront la ressemblance d'un fils avec sa mère, même si celle avec son père est prédominante. Particulièrement nombreux dans les pays de race

blanche, ces aigris qui réclament fréquemment pour leurs filles, voire pour leurs épouses, et pour les femmes en général, des prérogatives viriles, ont une large part de responsabilité dans le fameux naufrage des sexes, un des grands maux du siècle présent.

L'homosexualité est donc un élément primordial de la vie normale et probablement le plus essentiel. Il est l'infrastructure de la vie affective. Il permet à l'individu la prise de conscience de son sexe, indispensable à l'élan vers l'allosexualité. Au sein de la famille, comme dans tout l'environnement, l'homosexualité latente doit trouver satisfaction à point nommé pour ne pas devenir obsédante et névrotique. Si elle n'a pu se satisfaire de manière diffuse par l'amour paternel et fraternel, par la camaraderie et la sympathie des pairs, elle le voudra par le brutal contact physique, par le paroxysme d'un orgasme. Si choquant qu'il puisse paraître aux esprits paresseux, le désir homosexuel est donc une réaction saine et naturelle. Il y a dans l'âme un vide à combler pour qu'elle puisse atteindre son développement normal. Ce stade homosexuel est une étape à franchir, une étape nécessaire. Si elle n'a pu l'être par la voie commune, par un concert de sympathies masculines, elle devra l'être par la voie héroïque, par la réalisation du désir.

L'homosexualité, chez l'individu, prime sans doute l'allosexualité, mais, si elle a une intensité plus forte, son courant est à plus basse tension. Plus la sociabilité de l'individu est aisée, plus son homosexualité se maintiendra à basse tension. Les échanges familiaux et sociaux pour l'homme bien adapté suffisent à l'épanchement calme et satisfaisant de son homophilie qui n'aura pas cet aspect crûment sexuel qui irrite le gros des satisfaits.

C'est pourquoi l'homosexualité passionnelle est le drame de la solitude. Solitude de l'homme coupé de son contexte viril par une situation familiale déficiente ou une éducation trop préservée. Solitude de l'enfant privé de père, de frères, de camarades de jeux et de sorties, de bons éducateurs masculins. Solitude de l'individu supérieur qui a plus d'exigences esthétiques et spirituelles, ces deux causes de solitude pouvant se cumuler, s'aggraver l'une par l'autre. Les humains ne sont pas tous du même modèle. Ils n'ont ni les mêmes possibilités, ni les mêmes besoins.

L'homosexualité traduit une carence affective et sa gué-

raison possible consisterait d'abord à pallier cette carence, à combler ce vide affectif. Le seul fait qu'une société se montre tolérante en matière de mœurs évite à l'homosexuel de se sentir trop isolé et favorise son adaptation à la vie allosexuelle. Des compagnons stylés à la bonne camaraderie, des éducateurs mieux éclairés sur les problèmes psychologiques pourraient avoir une influence favorable, mais presque toujours insuffisante, car la chaude affection homophile dont le garçon a besoin ne peut se livrer sur commande. Elle ne peut être qu'une grâce. Faute de cette affection le jeune homme recherchera l'émotion charnelle, si décevante qu'elle soit, parce que les rapports sexuels, même furtifs, même mercenaires obligent à des échanges d'un fort contenu émotionnel, à un minimum de communion très positive que ne peuvent plus apporter les autres échanges sociaux. Ces rapports rompent le cercle de solitude et redonnent le courage de faire encore un petit bout de chemin.

En fait, on en revient de l'homosexualité pratiquante. La majorité des hommes en est revenue. Mais on ne peut revenir d'un monde qu'on n'a pu explorer. C'est dans l'enfance et dans la prime adolescence que les jeux homosexuels sont le plus commodément pratiqués, et pour ainsi dire admis. Rien que de très normal. Or les années de l'âge mûr n'ont pas la même longueur, ni la même intensité que les années de jeunesse. Et on peut dire que si la tentation homosexuelle n'a pas été suffisamment assouvie entre onze et vingt-deux ans, elle ne le sera jamais. Mais elle pourra devenir moins exclusive et pourrait permettre à l'homme l'accession à une vie familiale normale si un climat de terrorisme puritain ne faisait de lui un paria. Si la persécution ôte à l'individu la confiance en soi, elle peut le conduire aussi à une révolte salutaire, quoique souvent trop tardive. Observant ses semblables, il voit la bassesse des mobiles qui les dressent contre l'homosexualité : peur de la vérité, de la pensée libre et personnelle. Ce n'est pas la peur de l'effémiation qui est au fond de la lutte antihomosexuelle, mais la peur de l'exaltation des pouvoirs virils. Mais soit que l'homosexuel subisse un complexe d'infériorité, soit qu'il l'ait secoué par la révolte, il n'en reste pas moins un mal adapté et un malheureux qui peut craindre de ne pas transmettre à ses descendants, avec la vie, le goût du bonheur.

Quelles que soient les théories échafaudées pour expliquer l'homosexualité, il est un fait que les homosexuels res-

tent des mâles humains dont les spermatozoïdes peuvent perpétuer l'espèce. Il n'y a donc pas d'obstacle de principe à ce que l'orientation vers l'allosexualité se manifeste. Mais, si fort que soit en eux le désir de procréation, il reste la plupart du temps à l'état de projet. C'est que pour procréer, il faut être deux.

Tout le monde ne peut avoir la chance d'Hyrieus. Bien des hommes, cependant, formuleraient le même souhait que lui. Mais, en l'état actuel des choses, il faut prendre femme pour espérer avoir un enfant. Or, les homosexuels sont assez peu attirés par la femme. Ce qui les en éloigne, c'est d'ailleurs plus la crainte que le dégoût. Le dégoût de la femme, chez l'homosexuel, est de la même nature que chez l'allosexuel repu : celui d'une chair étrangère. Or l'homosexuel a souvent, par son éducation, été saturé de féminité, avant l'éveil des sens. Ce dégoût n'aura jamais la même intensité que celui qu'il éprouve pour un autre mâle antipathique. Voilà qui devrait rassurer les allosexuels incorruptibles, toujours clamant qu'ils se sentent menacés. Ce sont les moins menacés qui crient le plus fort. Comme si un être à l'esprit si contingenté et satisfait pouvait être objet de désir ! Que l'homosexuel ait un élan physique ardent pour un jeune homme fait à l'image de Dieu, c'est le propre de sa nature, mais pour l'individu qui s'applique trop consciencieusement à descendre du singe, il ne peut avoir que répulsion. Et cette répulsion de l'homosexuel pour un mâle antipathique ne le cède en rien comme intensité à celle que l'allosexuel conscient et organisé professe à l'égard de ses congénères. En ce domaine, les mêmes causes produisent les mêmes effets.

La crainte de la femme, chez l'homosexuel, est moins physique que mentale. Elle vient d'une abusive emprise spirituelle de la femme sur le garçon à un âge où il n'avait guère de moyen de comparer son sort à celui des autres et de réagir. C'est l'amour et l'exemple virils qui donnent au garçon le goût de vivre en homme, en mâle. Quels que soient son dévouement et son intelligence, la femme échoue s'il lui est donné ou si elle s'arroe dans l'éducation d'un garçon un rôle trop exclusif.

On se plaît abusivement à représenter l'homosexuel comme fixé à sa mère. Certes, il a souvent pour celle-ci une admiration et un amour à la mesure de l'amour et du dévouement qu'elle a eus pour lui, mais il n'en a pas moins

acquis à cause d'elle une rancune tenace à l'égard de la femme. Il a senti qu'une éducation trop féminine l'a empêché de s'épanouir en la séparant trop de ses semblables, en lui imposant dans la manière de considérer le monde une optique féminine, en le frustrant d'une enfance et d'une adolescence normalement vécues.

Les écrivains intelligents ont bien vu dans l'homosexualité la part d'enfance qui n'a pas été dépassée parce que non satisfaite. Est-ce un si grand mal? Bien des gens gardent certains goûts de l'enfance et n'en assument pas moins bien leur rôle d'adultes. Les humoristes plaisantent le père de famille qui joue avec le mecano pendant que son rejeton se morfond dans un coin. Des hommes sachant, à l'occasion, apprécier les bons vins raffolent du lait bourru ou des œufs crus, régal de la plupart des gosses. Sont-ils pour autant des dégénérés?

Certes, des caprices ou des goûts puérils inquiètent chez l'adulte, mais l'homme qui n'a pas renoncé à ses rêves d'enfant voit de son côté avec terreur ces scléroses de l'esprit chez les trop conformistes, ces résignations trop complaisantes à accepter toutes les compromissions sociales et les limitations de la personnalité. Entre ces extrêmes, il y a une certaine plénitude, un épanouissement de la personne qui ne saurait nier ni totalement exclure la tendance homosexuelle. C'est en ayant trop conscience de ne pouvoir se consacrer uniquement à l'allosexualité que trop d'hommes renoncent au mariage et à la paternité où ils réussiraient sans doute aussi bien que d'autres. Ainsi, considérons les maisons royales, la vie privée des souverains étant plus exposée que d'autres aux indiscretions de la chronique ou de l'histoire. Il apparaît que la descendance d'un Louis XIII ou d'un Monsieur par exemple n'est ni plus géniale ni plus tarée que celle d'un Français moyen de l'industrie, de l'agriculture ou de la fonction publique. Et si les écarts sexuels de nombre de Bourbons furent fréquents, c'est uniquement parce que leur situation de rang et de fortune leur donnait des possibilités refusées au commun des mortels.

Mais l'homme et la femme mariés sont enfermés dans un cercle étroit de conventions. Il faut une certaine vigueur de l'esprit pour s'en libérer. Et d'autre part, les sanctions contre l'homosexualité sont tellement hors de proportion avec le préjudice qu'elle pourrait causer que l'homosexuel

devient trop compromettant pour sa future famille. Avec plus de goût pour la vérité, il y aurait chez les humains une plus grande compréhension, une plus grande tolérance, et l'homme vrai qui ne peut accepter de se laisser réduire au plus petit commun dénominateur, trouverait un plus juste équilibre entre ses tendances sexuelles.

La mythologie ne nous renseigne pas, que je sache, sur les antécédents d'Hyrieus. C'est dommage. D'où provenait son besoin exclusif d'affection masculine? Fut-il saturé d'influx féminins? Que son vœu ait été exaucé, tant mieux pour lui, mais nous restons dans la légende. En réalité, rien n'est plus illusoire que son rêve. Pour créer le fils désiré, il faut être deux, et pour l'élever aussi. Si le jeune homme carencé en affection virile est voué, pour un temps du moins, à l'homosexualité, s'il est carencé en affection féminine, il risque des traumatismes autrement plus graves. En particulier de rester inverti par rapport à la femme; de tomber sous la coupe d'une vieille maîtresse, de rester toujours un petit garçon devant l'épouse autoritaire et ambitieuse.

Mêmes dans les foyers les plus unis, des conflits entre les parents éclatent, la guerre des sexes qui est une réalité éternelle se poursuit. Alors l'enfant la vit, y participe même, elle ne l'effraye pas outre mesure, elle n'entrave pas irrémédiablement son accession à l'allosexualité. Plus qu'elle ne le rebute, elle l'éclaire et le stimule. Si, par contre, le désaccord parental est profond, l'enfant est voué aux névroses. Alors, les deux sexes mêmes pourront lui être fermés, et il restera longtemps, et pour toujours peut-être inapte à la vie normale. Dans les familles nombreuses où l'emprise parentale est moins stricte, l'enfant est en général moins désemparé au contact de la vie sociale. De même si son éducation est trop lâche : il aura moins de complexes. Mais le lien spirituel qui l'unit à ses parents sera aussi moins solide, et quand il sera devenu adolescent, il sera moins regardant sur la qualité de ses aventures sexuelles. Elles ne provoqueront pas de graves conflits avec sa conscience. Les complexes ne sont d'ailleurs néfastes que dans la mesure où ils oppriment et stérilisent l'individu, mais non quand ils enrichissent et fortifient son domaine spirituel. Toute éducation familiale, civique ou religieuse travaille à créer des complexes qui pourront être bénés ou maléfiques selon la qualité de l'éducateur et de l'individu et surtout l'adaptation de l'un à l'autre.

Hyrieus, qui voulait un fils rien que pour lui, comme

Costals, le héros de Montherlant qui rejetait pour son petit Brunet toute éducation par les femmes, manquait de philosophie. Le sage ne peut même que se réjouir d'une préférence affective du fils pour sa mère. Le respect affectueux qu'il aura pour elle le préservera des maternelles maîtresses qui profanent l'adolescence plus que les trop paternels protecteurs. D'ailleurs, si l'adolescent a trouvé auprès de son père sécurité et tendresse, il repoussera également les avances des adultes du sexe masculin. Si l'entourage parental est pour lui une puissance bienfaisante et pèse d'un assez grand poids sur sa vie spirituelle, le jeune aura bien des chances d'être préservé des aventures censées avilissantes avec des personnes qui ne seront pas de son âge. Il préférera Hermès à Zeus et Aphrodite à Héra. L'affection filiale protège sa pureté mieux que certaines lois réactionnaires. Nulle coercition ne saurait pallier les carences affectives que certains jeunes et certains adultes peuvent avoir un puissant besoin de compenser.

Hyrieus avait pour son fils Orion la protection des dieux, mais les mythographes avaient-ils assez longuement médité sur son aventure, eux qui ont apporté tant d'éléments à l'étude de la psychologie des profondeurs?

ADRIEN RHYXAND.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie

LETTRE

par

FRÉDÉRIC LE CELT

Il faut que je me décide. Une force me pousse que je ne veux pas nommer. — Pas encore. — Ce sera ma première lettre. Il y a longtemps que nous nous connaissons, mal, comme un voisin connaît son voisin. Mais mon regard t'a saisi déjà dans tes allées, dans tes venues, mieux qu'un regard de voisin. Cela commença par un tas de billes. Elles étaient, ces billes, de verre multicolore. Tu ne te souviens peut-être pas de cela. C'était l'automne. Une saison riche cette année là; des couleurs bavardes dispersées partout, dans l'épaulement trapu d'une colline brune lézardée d'émeraude, dans les bigarrures d'un ciel taillé par le vent encore chaud venu d'Est, dans le flamboiement vivant des hautes futaies près de la rivière aux souples méandres mordorés, dans les nuances à demi pâmées des rouges sur les toits, dans l'ardoise couleur de prune du clocher, dans les ruelles ocres et sur la place, la prétentieuse place de notre petite ville, d'un gris de poussière de fer. Elle était opulente cette année là, notre automne, elle était généreuse, elle était couchée comme qui a trop bu, trop vu, trop joui. Ce fut la première fois que je la remarquai. Nos deux maisons, jardins à jardins, étaient à l'orée de notre banlieue. Étaient..., n'y sont-elles plus? Je ne sais si tu as fait un jour attention à ceci que l'on se plaît à enfermer ce que l'on aime dans un imparfait comme dans une boîte. Il semble que ce recul garde mieux. Cette distance dans le temps est le plus sûr garant de la fidélité et partant de la grandeur de ce qu'on aime.

Je t'aperçus en train de composer des lettres avec tes billes. Tu étais à demi allongé sur la terre molle. Tu jouais pour toi seul et je m'amusais à voir sous tes doigts naître et mourir l'arc-en-ciel. J'imagine que mon regard dut peser sur ta nuque, tu as relevé la tête, renvoyé ton inévitable mèche

en arrière d'un coup de tête, ta mèche des jours de semaine car le dimanche ta tête brillait lisse et noire comme le flanc moite d'un cheval. C'était laid, mais « ça faisait plus propre ». Vois, je ris. Il y a bien longtemps que tu n'as plus treize ans. Souviens-toi, tu m'as dit : Ce ne sont pas tellement les billes qui m'intéressent, mais je les échange pour avoir des cigarettes. Et le troc devait marcher car je te vis souvent déambuler dans le jardin, à peine visible mais trahi cependant par le bout incandescent de ta cigarette, à la nuit tombante, tandis que ton oncle disputait, au notaire, une demi-douzaine de haricots secs à grands coups de bre-lans, de tierces et de paires dans la grande euphorie de l'alcool et du pocker. Parfois, le petit signal rouge s'atténuait, papillotait, se laissait recouvrir de cendre pour soudain grandir, révélant un nez, un morceau de joue et la commissure des lèvres. Ce devait être une de ces géantes bouffées que l'on met longtemps à expirer, par le nez et par la bouche, dont on retient l'odeur, dont on savoure à la fois le goût et l'odeur. A quoi pensais-tu sous les arbres ? Est-ce que l'on sait à quoi l'on pense ! On marche et la marche accompagne l'idée puis l'abandonne. Cela n'a aucune importance. On se promène. Il fait presque nuit. On fume la dernière cigarette. On ne veut rien d'autre et si l'on pense vaguement à tout on ne veut rien retenir, rien décider. C'est la trêve des soirées sous les arbres. Mais non, je me trompe. Tu devais penser à des tas de choses, précisément parce que tu avais treize ans. J'avais dix ans de plus et je résonnais en adulte. Comment résonnais-je à treize ans ? Mon rêve, de quoi était-il fait ? Ah ! oui, de voyages, de gloire, surtout de gloire. Et toi ? tu paraissais tellement plus calme que moi au même âge ! Mais il paraît que cela ne veut rien dire. Tu as toujours eu, tu as toujours gardé ce visage sérieux de fort en thème. L'âge a vivifié ton regard dont l'expression lointaine et rêveuse te gardait des grivoiseries et des réalités : Ta bonne grossière, ton oncle toujours entre deux cognacs. Et voilà dix ans de cela. Est-il possible que ce soit toi maintenant qui aies vingt-trois ans ? J'ai dix années de plus et pourtant, lorsque nous marchons côte à côte dans notre rue, les rares fois où nos occupations nous rapprochent, je sais bien que nous paraissions le même âge, toi pour ton regard grave et ta longue figure ecclésiastique, moi pour ce visage que l'adolescence possède depuis trop longtemps pour le lâcher un jour. Le temps qui s'ingénie souvent à séparer nous ménage une troublante

parenté d'âge. Nous en sommes flattés tous les deux. Je t'ai vu grandir et tu ne m'as pas vu vieillir. C'est que je t'ai attendu. Je t'ai attendu, entends-tu ? Au début je ne savais pas.

J'aimais te voir revenir du collège, tranquille, seul, dévorer ton goûter dans le jardin, flâner dans les allées. Quand travaillais-tu ? A mesure que tu grandissais, le cartable énorme de ta sixième diminuait. C'est à cet indice que je devinais ta classe. En philo, tu n'avais qu'un cahier, passablement frippé, que tu balançais d'un air désinvolte. Un soir nous nous sommes trouvés au « café du centre », ce chef-d'œuvre de glaces et de mauvais goût, molesquines noires et marbre des Pyrénées. Je t'ai offert l'apéritif. Tu étais encore jeune et c'était la première fois que tu t'attablais là, mais tu n'étais pas étonné. Rien ne t'a jamais étonné. Peut-être connaissais-tu spontanément tout ce que l'on doit apprendre lorsque l'on est un homme banal, un modèle courant, un être très quotidien. Je crois plutôt que tout te laissait indifférent. Tu as vieilli. Tes succès scolaires puis universitaires parurent aussi te laisser froid. Tu réussissais avec cette régularité qui enlève toute surprise et toute joie. On disait que ton père profitait du prétexte pour s'enivrer. Ta bonne, devenue sa maîtresse, devait ces jours là s'exécuter. Je savais qu'elle partageait sa couche mais continuait de le servir à table et de prendre ses repas à la cuisine. Toi, que pensais-tu de cela ? Rien peut-être. C'est en cela surtout que nous différons. Rien ne t'étonne, tout m'étonne. Les critiques disent même que c'est la source de mon talent (les critiques que je paie mieux disent « mon génie »). Et c'est cette manière de naïveté qui me pousse à peindre. J'étais très sincère au début. Il m'arrive à présent de forcer mon pinceau. J'aimerais, vois-tu, que tu fusses là et que, avec la belle intransigeance que l'on prête à ton âge, tu me cries : — Pourquoi ? Je te répondrais que j'aurais quarante ans dans sept ans. Tu ne voudrais pas comprendre. Sais-tu que les peintres aussi doivent vivre ? La fortune que l'on me prête n'a jamais existé que divisée par dix (au moins). Cette demeure jumelle de la tienne et certains meubles du salon, voilà tout. Mais mes toiles se vendent. J'aimerais que tu me dises que cela t'énerve, te fait mal, d'entendre que l'on vend de la peinture comme l'on vend une botte de radis. C'est ainsi que je parlais à ton âge.

A ton âge ! Dis-moi que je deviens gâteux ! Je le mérite. Je sais bien que personne n'a le même âge au même

moment. Qu'il y a des vieillards très doux qui ont vingt ans et des enfants qui sont des vieillards. Je t'écrivais donc qu'au début... Oui, je ne pensais qu'à épier ta silhouette. Tu étais mon horloge. Puis tes horaires devinrent capricieux comme les pétarades de ton scooter. La « gloire » m'a fait faire de longs voyages, elle m'a emprisonné à Stockholm et à Londres, elle m'a appris à aimer le whisky et les femmes faciles — je veux dire les intellectuelles — les palabres sur la philosophie et l'art, moi qui n'ai jamais su ce qu'était un philosophe, ni bien sûr ce que l'on entendait par ce mot, passe-partout : l'Art. Cela ne veut pas dire que je ne l'ai pas employé. J'ai bientôt (enfin j'exagère un peu) quarante ans ! Aujourd'hui, à la veille de m'installer définitivement à San-Remo, de quitter définitivement notre calme petite ville de province, j'éprouve le besoin de t'écrire.

Cette lettre, c'est à mes déplacements que tu la dois. Essaie de comprendre. J'en serais arrivé à confondre avec ma rue avec notre rue, avec nos maisons ta silhouette familière, si j'étais resté là... Bien que... Mais un certain matin, alors que la neige en éboulis immobilisait le train dans l'immobilité suédoise de l'aube, je me suis mis à penser à notre ville, à son cadre de colline, de rivière et de bois, à ses couleurs d'hiver. Toi, tu n'étais pas dans notre ville. Je te voyais marcher dans cette neige fraîche et tu étais bleu, non de froid, c'était ta couleur, celle que je te prêtais. Tu marchais. Tes yeux étaient irisés par le soleil. Le soleil caressait tes cils très bruns que prolongeaient des profusions de cristaux. Tes yeux étaient des étoiles à cinq branches, des fleurs aux étamines symétriques, des astres déchiquetés du mica. Tes yeux étaient semblables aux flocons de neige vus au microscope. Tu étais tout le paysage. C'est peut-être que je ne voyais que toi. Tu balançais les bras nonchalamment et c'étaient les branches des sapins. Tu riais. Le soleil jaillissait de ta bouche où la neige fondait de tes dents. Lorsque le train pu reprendre sa route dans la poudreuse aube suédoise, tu étais installé à côté de moi. Tu n'as plus quitté cette place. Tu es familier, narquois, tendre, dur, violent et âpre, tu es méchant et bon. Cela n'a pas d'importance. Tu es là. Une ombre ? non pas. Une présence. Cela t'étonne ? Il est vrai que tu es (Que tu parais, est-ce que je sais, moi qui te connais si peu ?) indifférent de tout. Cela m'a surpris. Au début..., maintenant, je suis bien et c'est à cause de toi. Mais le mythe ne me suffit plus.

A mon retour de Suède, il y a six mois, alors qu'enfin j'avais compris ce que représentait l'automne, une apothéose de couleurs autour de toi et l'arc-en-ciel, des billes fuyantes sous tes doigts, alors que j'avais compris pourquoi j'étais peintre, j'eus peur. Je t'avais redécouvert dans les aubes suédoises, maintenant j'allais affronter les premiers fards d'une aurore où comme le soleil tu te levais. Le rêve, la réalité. Les livres le disent. On attend la déception. Mais où est-elle ? Je t'ai revu et je ne fus pas déçu. Si je t'écris cette première lettre c'est pour te manifester ma fierté de te trouver plus beau que l'exigence encore de mes rêves. La beauté. Là, je puis parler. J'ignore tout de l'art. Je le confesse, je te le confesse. Ce sera un secret loin des critiques et des journaux, mais je sais ce qu'est la beauté.

Lorsque le soleil pétrit l'argile de la colline pour en faire la colline de midi, lorsque la lumière élève des temples et des colonnes de pétales et d'eau dans la forêt pour en faire le crépuscule de la forêt, lorsque les couleurs sculptent la forme des saisons, lorsque tu tends vers moi ce regard comme un bouquet pour en faire l'étonnement d'hier. je sais. La beauté est à la portée de mon regard. La beauté c'est dire l'amour.

Ce ne sont ni tes traits, ni ta silhouette que j'aime, c'est l'indéfinissable bien-être, mêlé de tristesse et de joie, qui me saisit en te voyant et qui n'est rien d'autre que l'émotion de la beauté. C'est mon sentiment en face de la nature toute entière quand je la dis belle.

Je ne t'aurais jamais écrit cette lettre si je n'avais pas été surpris par ce tas de billes multicolores, par chacune de ces billes, ces fragments d'agate, ces mondes où notre automne cristallisait. Alors je ne savais pas. Mais quelqu'un en moi recueillait ces instants d'éternité afin que je fusse en mesure de t'en parler aujourd'hui. La beauté aujourd'hui n'a pas d'autre nom que toi et tu ne saurais porter d'autre nom que l'amour. C'est pour cela que je t'écris cette lettre, c'est parce que je t'aime que je t'écris. Et je pars demain. Et je ne reviendrai jamais dans notre automne, dans notre ville, dans ton automne, dans la ville érigée pour toi.

J'avais l'intention de te demander de me suivre, de me rejoindre à San-Remo, afin d'y vivre à mes côtés dans la liberté que tu voudrais, car je ne saurais aimer que les êtres libres comme la couleur des feuilles dans le vent d'été, celle des nuages que le peintre désespère d'atteindre,

celle de tes yeux que cent fois j'ai pleuré de ne pouvoir faire vibrer. Mais tu viens de rentrer dans ton jardin et tu ris.

Tu es si insouciant que je ne t'enverrai pas cette lettre? Que deviendraient tes lèvres, ton front, tes cheveux dans le tourbillon de l'amour? Que deviendrait ta liberté? Je viens de comprendre que je t'aime plus que l'amour et que mon amour comme tous les autres, hélas! ni plus, ni moins, est prison. J'ai compris tristement que tu n'aimais pas les prisons.

Je ne t'aurais pas envoyé cette lettre et l'automne gavée de notre petite ville et ton regard d'hier levé vers moi n'aurait servi qu'à la douleur. Mais comment n'aimerais-je pas cette douleur précieuse, ce poison délicieux qui me vient de toi.

Demain je pétrirai ton corps dans l'azur italien, j'embraserai les falaises pour mordre le rouge de tes lèvres, et nous nous baignerons longuement dans la mer tiède comme l'eau de tes yeux et nous aurons des étreintes éternelles, nues, jaunes et blanches mêlées de mica et de pépites d'or comme le plâtre des plages que je gâcherai sur ma palette.

FRÉDÉRIC LE CELT.

LE COMBAT D'ARCADIE

LE MONDE COMME IL VA...

Pour une fois, on nous permettra de ne pas « combattre », mais seulement de constater.

**

En feuilletant les revues parisiennes de janvier, nous lisons dans *Cinéma* 63 (1^{er} janvier, page 13) cette réponse du sympathique et populaire acteur Jean-Claude Pascal, à l'olibrius quelconque qui l'interroge sur sa vie et lui demande : « Quel genre de courrier recevez-vous? »

— *Un courrier ahurissant. Des lettres de fous, d'obsédés sexuels. Je reçois des propositions aussi bien d'hommes que de femmes, à faire rougir un escadron. Un couple m'écrit... : « Nous avons votre photo au-dessus de notre lit, et lorsque vous passez à la télévision, on se couche et on fait ça. » Il y a aussi les lettres de soldats qui pensent à moi sur leur paillasse. »*

Arcadie reste impassible devant ces confidences, dont le ton un peu paillard n'est guère le sien. Elle ne se permet ni de les approuver, ni de les blâmer. Mais quelles qu'elles soient, leur intérêt est immense pour comprendre le monde actuel, et où il va.

**

Et dans *Cinéma* 63 (1^{er} janvier, pages 11-12) nous lisons des réflexions plus amples du célèbre metteur en scène de la « nouvelle vague », Vadim :

« Je m'intéresse beaucoup à l'érotisme, je trouve très belles toutes les formes de l'amour, et je trouve que, dans la vie stupide, ennuyeuse, affolante qu'on nous oblige à mener, l'amour reste une des rares jouissances possibles. »

« Par ailleurs, je pense que l'érotisme constitue le noyau le plus solide, le moins contestable de l'amour. En partant du contact de deux êtres pour analyser leur psychologie, je suis plus près des sentiments vrais qu'en parcourant le che-

celle de tes yeux que cent fois j'ai pleuré de ne pouvoir faire vibrer. Mais tu viens de rentrer dans ton jardin et tu ris.

Tu es si insouciant que je ne t'enverrai pas cette lettre? Que deviendraient tes lèvres, ton front, tes cheveux dans le tourbillon de l'amour? Que deviendrait ta liberté? Je viens de comprendre que je t'aime plus que l'amour et que mon amour comme tous les autres, hélas! ni plus, ni moins, est prison. J'ai compris tristement que tu n'aimais pas les prisons.

Je ne t'aurais pas envoyé cette lettre et l'automne gavée de notre petite ville et ton regard d'hier levé vers moi n'aurait servi qu'à la douleur. Mais comment n'aimerais-je pas cette douleur précieuse, ce poison délicieux qui me vient de toi.

Demain je pétrirai ton corps dans l'azur italien, j'embraserai les falaises pour mordre le rouge de tes lèvres, et nous nous baignerons longuement dans la mer tiède comme l'eau de tes yeux et nous aurons des étreintes éternelles, nues, jaunes et blanches mêlées de mica et de pépites d'or comme le plâtre des plages que je gâcherai sur ma palette.

FRÉDÉRIC LE CELT.

LE COMBAT D'ARCADIE

LE MONDE COMME IL VA...

Pour une fois, on nous permettra de ne pas « combattre », mais seulement de constater.

**

En feuilletant les revues parisiennes de janvier, nous lisons dans *Cinéma* 63 (1^{er} janvier, page 13) cette réponse du sympathique et populaire acteur Jean-Claude Pascal, à l'olibrius quelconque qui l'interroge sur sa vie et lui demande : « Quel genre de courrier recevez-vous? »

— *Un courrier ahurissant. Des lettres de fous, d'obsédés sexuels. Je reçois des propositions aussi bien d'hommes que de femmes, à faire rougir un escadron. Un couple m'écrit... : « Nous avons votre photo au-dessus de notre lit, et lorsque vous passez à la télévision, on se couche et on fait ça. » Il y a aussi les lettres de soldats qui pensent à moi sur leur paillasse. »*

Arcadie reste impassible devant ces confidences, dont le ton un peu paillard n'est guère le sien. Elle ne se permet ni de les approuver, ni de les blâmer. Mais quelles qu'elles soient, leur intérêt est immense pour comprendre le monde actuel, et où il va.

**

Et dans *Cinéma* 63 (1^{er} janvier, pages 11-12) nous lisons des réflexions plus amples du célèbre metteur en scène de la « nouvelle vague », Vadim :

« Je m'intéresse beaucoup à l'érotisme, je trouve très belles toutes les formes de l'amour, et je trouve que, dans la vie stupide, ennuyeuse, affolante qu'on nous oblige à mener, l'amour reste une des rares jouissances possibles. »

« Par ailleurs, je pense que l'érotisme constitue le noyau le plus solide, le moins contestable de l'amour. En partant du contact de deux êtres pour analyser leur psychologie, je suis plus près des sentiments vrais qu'en parcourant le che-

min inverse, comme il est de règle dans la psychologie classique. Je ne nie pas l'amour, les sentiments. Mais je nie que l'amour tel que l'envisagent les gens, la morale, la littérature, soit une forme naturelle et obligatoire des relations entre hommes et femmes. »

Suivent quelques considérations sur « notre civilisation occidentale et chrétienne » opposée à la « nature humaine », auxquelles tout biologiste, tout sociologue ou tout historien ne peut que souscrire, tant elles sont évidentes du point de vue de la science et du bon sens.

*
**

Là encore, *Arcadie*, qui est certes bien loin d'avoir l'audience de ces publications, ne fait que constater cette liberté de vues et ne s'en étonne guère puisqu'elle-même a déjà signalé à plusieurs reprises les perspicaces analyses d'auteurs aussi différents que ceux du *Naufrage des Sexes* (1957), de *L'Esprit du Temps* (début de 1962) et, de *De l'Homosexualité* (fin de 1962), dont aucun n'a encore collaboré à notre revue, mais dont la subtilité et la profondeur ne sauraient être mises en doute par personne. Ces trois auteurs écrivent évidemment pour une élite et leur public n'est pas celui de *Cinémonde*.

Mais tous les trois (au demeurant grands voyageurs), Henri d'Amfreville, Edgar Morin et Edouard Roditi (et ils ne sont pas seuls, loin de là!) ont observé le monde « comme il va »...

Peut-être, un peu trop souvent à la lueur aveuglante des sunlights, direz-vous!... le monde du cinéma. Oui, bien sûr. Mais c'est le monde unificateur de notre civilisation (voir *L'Esprit du Temps*, particulièrement pages 184-186), de notre civilisation « audio-visuelle ».

Il conditionne, il imprègne et façonne nos mœurs, nos réactions, nos sensibilités... et jusqu'à nos amours.

Il est très fréquemment le responsable — ou le reflet — de cette évolution. D'un bout à l'autre de la planète, il nous suggère ou nous explique cette marche vers le « grand naufrage », le « dérèglement sexuel général », le « conformisme de l'anticonformisme... », et aussi — ces retours en force du conformisme. Lecture féconde que celle de ces trois beaux livres.

Encore une fois, *Arcadie* n'applaudit ni ne condamne, elle se contente d'observer, de constater. Dans ce raz de marée planétaire qui va nous faire passer de trois à *Six milliards d'insectes* — comme dit Alfred Fabre-Luce — elle ne défend

que son modeste archipel original, au nom de l'homme et de la liberté de l'homme, valeur suprême.

*
**

Quand le monde n'avait de lui-même, au XVII^e siècle par exemple, qu'une vision psychologique et théâtrale des êtres et des choses, La Bruyère, Fénelon, Saint-Simon l'ont observé avec une acuité qui a fait d'eux ces « classiques » qui contribuent à notre éducation...

Gageons qu'au XXIII^e siècle on comprendra mieux 1963 — y compris *Arcadie* — grâce à ces observateurs perspicaces — et déjà donc classiques — qui — sans habiter notre archipel — ont scruté ce naufrage, cet esprit du temps et cette homosexualité... malgré le tohu-bohu de nos performances sportives et techniques qui a tendance à faire oublier l'humain, le simplement humain.

*
**

« La cour et la ville », disait sous Louis XIV le sévère Boileau...

« Le grand écran et le petit écran » peuvent dire aujourd'hui, entre les deux K..., nos censeurs...

Voilà le monde, comme il va..., avec son « m'as-tu vuisme », son vedettisme, ses amours platement sensationnelles, ses suicides ratés, sa sarabande publicitaire...

Le cinémonde!... où la foule prend un hold-up pour un tournage de film, et la police un tournage de film pour un hold-up!

*
**

P.-S. — Mais n'omettons pas de rappeler qu'en compensation de toutes les fariboles et de toutes les fantaisies évoquées plus haut, la France a eu, le soir de ce fameux 1^{er} janvier, sa B.B. à la télé (chaîne unique)... Cela, c'était du solide, du rentable... et du national...

Et — tous comptes faits (pour écrire comme l'aimable philosophe) — tout à fait sympathique aussi.

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

« DE L'HOMOSEXUALITÉ »

de

EDOUARD RODITI

Le livre d'Edouard Roditi (1), fruit de trente ans de lectures et de réflexions, était particulièrement indiqué pour une collection intitulée « *La Condition de l'Homme* », Dans la bibliothèque d'un Arcadien il doit occuper la place d'honneur.

Les problèmes que se pose Roditi sont relatifs au polymorphisme sexuel, à l'hérédité, à l'homosexualité devant l'Eglise et devant l'Etat, au caractère homosexuel de certains comportements sociaux et politiques. L'auteur, qui s'exprime indifféremment en anglais et en français, s'appuie sur une bibliographie comportant des titres qui ne figurent pas dans les bibliographies sur l'homosexualité que l'on consulte d'habitude (*Arcadie* figure dans la sienne). Passant rapidement sur ce que tout le monde sait, il sort carrément des sentiers battus, rassemble un nombre impressionnant de faits et aboutit à des idées tout à fait neuves.

La plupart des psychanalystes attribuent l'homosexualité de l'homme à son identification à la mère. Roditi montre le caractère simpliste de cette explication : « l'enfant éternel » peut devenir aussi bien un Don-Juan refusant énergiquement le mariage qu'un inverti se substituant à la femme, un époux exemplaire qu'un homosexuel recherchant les invertis. Et n'observe-t-on point, chez les chats des mâles incestueux qui pratiquent, à l'occasion, l'homosexualité ?

Freud avait raison de ne pas voir dans l'homosexualité une maladie en soi qui exige toujours un traitement. La nature la tolère et souvent même l'encourage. Il ne recommandait le traitement psychanalytique qu'à ceux qui souffraient de leur homosexualité : il s'agissait de soigner leur sentiment de culpabilité plutôt que leur comportement sexuel.

(1) « Société des Editions Modernes », 18, rue Marbeuf. 400 pages. Prix : 15 F + t.l. (4^e trim. 1962).

Les statistiques du rapport Kinsey ont laissé entendre depuis que l'homosexualité n'est pas un état pathologique. En mars 1962, en Angleterre, en pleine Chambre des Communes, le député travailliste Leo Abse déclarait : « *Un Anglais sur 25 est homosexuel et les statistiques ont permis d'établir que toutes les 4 heures il naît en Grande-Bretagne un enfant dont le sort sera de devenir homosexuel* » (p. 42).

Depuis Lamarck et Darwin, la biologie admet que les espèces vivantes sont sorties les unes des autres par évolution. L'homme préhistorique est sorti de l'animalité. Or aux niveaux les plus bas et les moins complexes de l'être, la nature, « plus libérale que l'homme et ses dieux », tolère ou encourage parfois l'homosexualité ou la bisexualité par les moyens les plus divers.

Des petits vers plats, les Planarias, se reproduisent en certaines saisons par scissiparité, en se scindant en deux comme les amibes, en d'autres saisons par génération sexuée, et même, pourrait-on dire, bi-sexuée, puisque, à leur maturité, ils sont hermaphrodites, se comportant d'abord en mâles, puis, après une légère modification de sexe, en femelles. Mais, direz-vous, en quoi l'histoire des Planarias peut-elle éclairer celle de l'homme ? Nous y arrivons.

L'embryologie montre que l'embryon de l'homme passe successivement par des formes correspondant à celles des espèces inférieures dont est sortie l'espèce humaine. Le développement de l'individu reproduit le développement de l'espèce : « *l'ontogenèse reproduit la phylogenèse* ».

« A chacune de ces étapes physiques correspond un degré spécifique d'évolution psychologique, et l'homme porte ainsi en lui, à sa naissance, d'obscurs souvenirs prénataux des comportements possibles de toutes ces espèces moins évoluées que la sienne mais dont il a adopté, en gestation à tour de rôle, les diverses formes » (p. 48).

Rien de plus probable. L'anatomie ne révèle-t-elle pas chez l'homme des organes rudimentaires qui lui sont inutiles et lui sont parfois nuisibles, mais qui servaient aux espèces antérieures ? Ainsi, selon Metchnikoff, l'appendice du cæcum, le gros intestin, les dents de sagesse, les poils. Aujourd'hui nous savons que, comme l'avait pressenti Platon : « Notre condition humaine demeure sexuellement équivoque jusque dans notre développement embryologique » (p. 75). Les animaux et l'homme sont fondamentalement bisexuels et leur détermination sexuelle est hormonale et surtout psycho-sociale. Il est clair que l'homme porte en lui « d'obscurs souvenirs des comportements sexuels de tous ses ancêtres » (p. 54), comme le chat qui, avant de s'endormir sur les genoux de son maître, foule la savane imaginaire dont sa race garde la nostalgie.

« Tous les comportements (sexuels) « autres » qui sont aujourd'hui chez l'homme un véritable luxe furent-ils jadis utiles à la reproduction de l'espèce quand les ancêtres invertébrés de ce même vertébré si pervers jouissaient encore d'autant de possibilités sexuelles que les Planarias? » (p. 93), demande Roditi. Réponse probable : oui.

Les psychanalystes parlent comme d'un phénomène normal du polymorphisme de la sexualité infantile. Ce polymorphisme constitue le capital de sensibilité érotique que les traumatismes de l'enfance vont ensuite orienter, développer ou réprimer. Certains phénomènes de la génétique ou de l'embryologie peuvent d'ailleurs prédisposer des individus à ressentir des jouissances qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Roditi étudie la question avec une précision toute médicale (pp. 65 à 74).

Qu'elle corresponde à quelque souvenir d'enfance de l'individu ou à quelque instinct refoulé de l'espèce, l'homosexualité n'en demeure pas moins à la disposition de tous. Si régression il y a chez l'homosexuel, c'est un degré négligeable au point de vue psychologique : l'homosexualité ramène l'homme à son enfance, alors que le sadisme le fait régresser au stade pré-humain de la mante religieuse qui dévore son partenaire sexuel!

En 1939, pourtant, les progrès de la science ne purent faire échec au « racisme inconscient et quelque peu fumeux » des décrets-lois destinés à lutter contre les « fléaux sociaux ». Ces décrets s'inquiétaient des « mauvaises mœurs » (*sic*) mais ne se souciaient ni de la médecine du travail, ni des maladies comme la silicose ou l'empoisonnement au plomb, ni du fléau social par excellence : la guerre...

Avec la loi vichyssoise du 6 août 1942, « la débauche des mineurs de son propre sexe devient tout de suite, ce qui est absurde, un délit plus grave aux yeux de l'Etat que la débauche des mineurs du sexe opposé » (p. 109). D'abord confondue avec celle de la religion, de la coutume ou des mœurs, la notion de Droit était enfin devenue avec le Code Napoléon celle d'un Droit idéal et humain. Avec ces lois « quelque peu bigotes » la notion de Droit régresse au stade primitif!

Roditi cite bien des anecdotes savoureuses et bouleversantes. Ainsi, alors que l'empereur Charlemagne frappait de la peine de mort l'homosexualité (parce que cet homme intelligent voyait en elle la cause des malheurs de la chrétienté!), l'Eglise n'hésitait pas à profiter d'un curieux commerce de traite des Blancs.

« De leurs campagnes contre les Saxons et d'autres peuples païens de l'Allemagne, les armées carolingiennes ramenaient,

en Rhénanie et dans la région de Verdun, parfois un très grand nombre de jeunes prisonniers blonds. On savait que les cours musulmanes d'Espagne étaient très friandes de cette marchandise humaine et, au lieu de baptiser les Saxons et les Slaves les plus beaux, on les châtrait, surtout à Verdun, pour les vendre ensuite comme esclaves au-delà des Pyrénées. L'évêché de Verdun tira, à une certaine époque, de gros profits de ce commerce qu'il se gardait toutefois de confier à des marchands chrétiens » (p. 140).

Si, avec le philosophe Renouvier, on appelle « droit rationnel » celui qui existerait dans une société d'égaux, où la liberté de chacun ne serait limitée que par l'égale liberté de tous les autres, il faut reconnaître qu'en ce qui concerne l'attitude de l'Etat envers l'homosexualité, l'histoire montre que le droit historique est loin de toujours se rapprocher du « droit rationnel ». Pourtant, à certaines époques, des hommes d'une haute conscience opposent un large idéal moral purement humain, valable pour tous les hommes de tous les milieux et de tous les temps à « la monstrueuse absurdité d'une justice d'Etat qui se propose sans la moindre préparation scientifique de sonder ce qu'il y a de plus profond, obscur et mystérieux dans le cœur de l'homme » (p. 159).

Montesquieu constate que la nature ignore tout principe de morale et se permet un grand luxe d'anomalies de tout ordre, et il en conclut, dans l'« *Esprit des Lois* » :

« Il faut honorer la divinité et ne la venger jamais. En effet..., quelle serait la fin des supplices? Dans les actions cachées qui blessent la divinité, il n'y a point de matière de crime; tout s'y passe entre l'homme et Dieu, qui sait la mesure et le temps de ses vengeances... » (cité p. 159).

C'est ce qu'elle a elle-même provoqué que la société punit souvent. Il faut, en effet, selon les psychanalystes, chercher dans les traumatismes subis par l'individu durant son enfance les causes des anomalies de son comportement psycho-sexuel. Mais il faut remonter, pour découvrir ces traumatismes, souvent bien au-delà du milieu familial, dans le contexte social tout entier. Déjà Claude Lévi-Strauss avait montré que la liberté est avant tout affaire de densité démographique : dans un pays surpeuplé, où les membres d'une famille s'entassaient dans une seule pièce, où les hommes dorment sur les trottoirs, font leur toilette, leurs besoins sous les yeux de leurs semblables, il n'est pas de liberté concevable. Roditi nous montre qu'il n'est pas non plus d'équilibre psycho-sexuel possible.

Dans une population de vertébrés, quand la densité démographique devient anormalement grande, l'individu ne dispose plus du minimum d'espace vital qui lui est nécessaire. Exposé à tout instant à des rivalités et à des luttes, il en arrive « à

un tel degré de frustration ou d'angoisse qu'il ne sera plus très conscient de son propre sexe ou de celui des autres dont la proximité le menace, créant autour de lui une atmosphère constante de conflit qu'il ne distingue plus du conflit purement sexuel exigeant de l'un des deux partenaires qu'il se soumette à l'autre. De là ces curieux phénomènes d'inversion homosexuelle ou hétérosexuelle observés dans tant de colonies surpeuplées de vertébrés » (p. 366).

C'est ce qu'on observe, par exemple, chez l'épinoche à dix épines. Les mâles constamment brimés par leurs rivaux plus agressifs perdent leur parure de mâle et ressemblent de plus en plus à la femelle de leur espèce. Ils ont lors des réactions pseudo-féminines et « les mâles victorieux font souvent la cour à leurs anciens rivaux vaincus » (p. 212).

S. Zickerman a observé que, chez les singes, tout individu plus faible apprend à se comporter en femelle en la présence d'un individu plus fort, quel que soit le sexe de celui-ci. Chez les rats, selon Kinsey, c'est par un véritable réflexe que le mâle menacé adopte la posture de la femelle.

Il semble bien que, chez certaines espèces, des déséquilibres démographiques produisent « une plus grande incidence de l'homosexualité, non pas sous sa forme bisexuelle, mais sous la forme d'une véritable horreur, aussi bien chez la femelle que chez le mâle, de l'autre sexe et, surtout chez la femelle, de tout le processus naturel de la reproduction » (p. 360).

Faut-il admettre qu'une excessive densité démographique parviendrait à transformer la polarité sexuelle d'un individu? Ce serait une découverte absolument sensationnelle. En effet, le choix du sexe du partenaire sexuel est un accident secondaire dans la vie de l'individu. Le fait pour un mâle de se comporter en mâle est un changement beaucoup plus profond. Il s'expliquerait par l'action des hormones perturbées dans leur fonctionnement par les chocs moraux ressentis par l'individu. La thèse de Roditi devrait inspirer quantité de vérifications, non seulement dans les banlieues parisiennes aux H.L.M. surpeuplées, mais dans des pays comme le Japon, l'Inde, la Chine, partout où l'homme n'a que trop bien écouté le « Croissez et multipliez! ». Souhaitons qu'elle soit confirmée et qu'elle justifie l'espoir de son auteur :

« Quand le spleen des villes aura gagné toute l'humanité, notre explosion démographique cessera de nous menacer, ce qui nous permettrait alors d'échapper « sans crime » à l'enfer du surpeuplement » (p. 283).

Quel que soit la responsabilité de la société, qui détruit dans les villes l'équilibre normal des rapports entre les sexes, les châtiments sadiques (bûcher, castration, décapitation),

que cette société inflige aux homosexuels, prouvent qu'il s'agit, pour ses juges et ses bourreaux, de refouler ce qu'ils craignent en eux-mêmes.

« Tout psychiatre connaît en effet le mécanisme psychologique qui permet à certains homosexuels honteux de pratiquer ce qu'ils désirent, mais à condition d'humilier, d'insulter ou de maltraiter ensuite leur malheureux partenaire » (p. 238).

Les tortures pratiquées en Algérie sur des prisonniers politiques, ces affreux simulacres de viol infligés à des hommes avec des bouteilles, ont un caractère indéniablement homosexuel. L'anti-homosexualité, dont font étalage les S.S. et leurs émules, n'est « que l'expression névrosée, parfois collective, d'une homosexualité refoulée » (p. 247). Si la psychanalyse pouvait jouer le rôle qui lui incombe, elle parviendrait à guérir les déséquilibres qui se battaient entre eux pour avoir le plaisir parasexuel de torturer des hommes plus virils que leurs bourreaux.

Bien des chauffards relèveraient d'une semblable thérapeutique : « Chaque fois qu'il dépasse un autre conducteur, il sent instinctivement qu'il le « possède », l'attaquant par derrière, en vrai sodomite » (p. 389).

Voilà quelques-unes des idées que nous propose cet ouvrage si riche, si généreux, d'une lecture facile, et qui apporte une contribution essentielle à la solution du problème social de l'homosexualité, problème « qui concerne, ne serait-ce que dans notre pays, des centaines de milliers de personnes ».

Tout homme sincère doit retrouver comme un écho de sa pensée dans ce distique de Abu-s-Salt de Dénia, poète arabe du XII^e siècle en Espagne musulmane : « *Puisque je tire mon origine de la terre, toute terre est ma patrie et tous les hommes du monde sont mes proches parents.* »

A la lecture de l'ouvrage d'Edouard Roditi un tel homme comprendra que « les anomalies psychosexuelles sont bien plus répandues sous leurs formes refoulées mais socialement ou politiquement dangereuses que sous leurs formes plus immédiatement reconnaissables de simples perversions sexuelles » (p. 387).

SERGE TALBOT.

TANGUY

de

MICHEL DEL CASTILLO (1)

Michel del Castillo est né de mère espagnole et de père français; il a connu la guerre civile espagnole, l'exil en France, puis l'internement dans un camp de déportation nazi, alors qu'il n'était qu'un enfant.

Son roman est le reflet fidèle de cette terrible initiation à la vie. Il l'a écrit à l'âge de vingt-quatre ans, à la façon d'une autobiographie, et a donné à son jeune héros le prénom de Tanguy.

Il a réussi à rendre vivant et attrayant de bout en bout le récit de malheurs, de souffrances, de calamités déjà retracés tant de fois par des écrivains célèbres mais moins heureux. C'est que Michel del Castillo possède avant tout un cœur, une sensibilité, une ouverture sentimentale qui constituent tout le support de son livre. Dans un style simple et dépouillé il s'est appliqué à dépeindre, non des événements, mais ce que ressent le jeune Tanguy lorsque la malchance le frappe. Rien n'est superflu : chaque phrase porte, chaque mot compte, sans emphase, sans grandiloquence, mais avec quelle sûreté!

Il a merveilleusement rendu le son que donne une fraîche âme d'enfant quand on la heurte, quand on la piétine, mais aussi quand on la berce. Cette suave musique résonne tout au long du roman et empoigne le lecteur.

La jeunesse de son héros rend possibles tous les élans, toutes les tendresses, surtout de la part d'un petit être abandonné, victime d'un sort injuste, sur lequel s'acharnent les hommes et les choses parce que c'est la guerre et que les valeurs morales n'existent plus.

Aussi, lorsqu'un havre de paix, de compréhension, de bonté s'ouvre à lui, Tanguy vient s'y réfugier ou plutôt s'y blottir, et ce sont ces oasis dans son désert qui lui donnent la force de surmonter la tourmente et de tenir. Il suffit d'une main charitable, d'un sourire, parfois d'un regard pour que l'enfant soit rasséréné.

Roman tout en nuances, où la délicatesse voisine avec la brutalité comme ces fleurs qui s'épanouissent au flanc des précipices.

(1) Julliard, 1957. 261 pages. Prix : 6,90 F.

Le grand public estimera sans doute que dans *Tanguy* il n'y a que cela et que c'est déjà beaucoup. Je sais qu'on ne découvre en littérature que ce que l'on y cherche et que les symboles cachés ne sont accessibles qu'aux initiés. Nous qui avons un flair particulier pour déceler certaines insinuations, nous ne pouvons manquer d'apercevoir les signes qui ne trompent pas, les indices qui éclairent, les clefs qui ouvrent les portes secrètes.

Est-il possible de se méprendre à la lecture de ce passage retraçant l'arrivée de Tanguy au collège : « A quelques bancs en avant, il remarqua un jeune garçon blond. Son nez légèrement retroussé donnait à son visage une expression malicieuse. Il se retourna vers Tanguy et lui fit un clin d'œil. Tanguy en fut bouleversé de bonheur. Il répondit par un timide sourire?... » Bien entendu, ce garçon devint l'inséparable de Tanguy.

Dans le wagon à bestiaux qui, sous l'occupation allemande en France, emmène vers une destination inconnue une cargaison d'enfants, Juifs pour la plupart, Tanguy témoigne une sollicitude touchante à l'un de ses voisins, le petit Guy, qu'il prend dans ses bras et dont il caresse délicatement les cheveux.

Au camp de déportation nazi, Tanguy se lie d'amitié avec « un beau jeune homme aux yeux bleus » prénommé Gunther, auprès duquel il trouve la tendresse qui lui fait défaut; ils finissent par partager la même paillasse — en tout bien tout honneur, cela va de soi — Tanguy tombe dans les bras de Gunther en lui disant : « Je t'aime... Je t'aime autant que ma mère; peut-être même plus... Je t'aime... » et l'auteur ajoute : « Tanguy pleurait tout doucement, mais cette fois, c'était de bonheur. »

Un peu plus tard, en Espagne, dans un Centre de Redressement tenu par des Frères, Tanguy se sent porté vers « un jeune garçon fort beau, à l'air très fragile, qui avait seize ans, un sourire angélique et attirant »; et c'est avec ce camarade nommé Firmin qu'il s'échappe pour aller vivre à deux au bord de la mer, ivres de liberté. Cette idylle très pure contraste avec la basse débauche qui régnait dans le Centre, où les garçons se satisfaisaient brutalement entre eux et où les Frères choisissaient leurs « favoris » parmi les pensionnaires de huit à treize ans (ce passage n'est pas sans rappeler étrangement *Alexis Zorba*, le splendide roman de Nikos Kazantzaki).

A Saint-Sébastien, Tanguy fait la connaissance d'un jeune homme, Ricardo, qui s'émeut devant la détresse de cet enfant perdu et démun, l'emmène dîner chez lui et lui paie son billet de chemin de fer pour Paris. Mais il se trouve que Ricardo ne peut rester insensible à la beauté de Tanguy et ose quelques gestes... L'enfant, d'abord heurté par ce qu'il

considère comme une exploitation de la situation, en arrive rapidement à une vue plus objective et plus compréhensive : « Ce garçon pouvait avoir agi sans calcul et n'éprouver que maintenant le désir de profiter d'une occasion. Tanguy sentait que lorsque, quelques minutes auparavant, Ricardo lui avait parlé un langage généreux, il était sincère : maintenant il l'était aussi. » Et Tanguy décide de donner à son bienfaiteur la satisfaction physique sollicitée...

Enfin, lorsque Tanguy a retrouvé son père et qu'il lui est permis de mener une existence familiale, père et fils se découvrent une identique manière de voir : « Ils avaient le même commun mépris pour les symboles obscurs d'où l'humain est banni. Ni son père ni Tanguy n'avaient de « morale » et c'est ce qui les unissait. Ils regardaient le monde avec sympathie et se rangeaient du côté de l'amour contre les sexophobes. Ni l'un ni l'autre ne jugeaient le monde. »

Ne vous y trompez pas : j'ai rassemblé ici les passages les plus significatifs, mais il ne s'agit pas pour autant d'un roman homophile. L'extrême jeunesse de Tanguy, son total dénuement, ses tribulations font de lui un pauvre petit être cahoté, désorienté, ne sachant à quel saint se vouer. Au milieu de toutes ces calamités il a gardé sa fraîcheur d'âme, sa générosité de cœur, son indulgence devant les vilénies, sa confiance en un avenir meilleur. Beaucoup d'adultes pourraient y puiser une salutaire leçon.

RAYMOND LEDUC.

LE SEPTIÈME SEXE

de

ALAIN ANCELOT (1)

Si Alain Ancelot croit avoir servi la cause de l'homophilie en écrivant ce livre, il a fait fausse route. Déjà, pour des Arcadiens, son roman est non seulement fastidieux, mais irritant; on imagine sans peine ce que doivent en penser ceux qui ne sont pas particulièrement enclins à nous témoigner de la bienveillance.

A qui fera-t-on croire qu'un mari et une femme qui s'aiment

(1) Denoël, 1962; 151 pages. Prix : 7,50 F.

ardemment ont besoin, pour rendre leur passion plus vive encore, de s'adonner à l'homosexualité chacun de leur côté? Vraiment, on croit rêver. Et par quels cheminements tortueux, par quels raisonnements tarabiscotés les deux époux en arrivent-ils à une telle insanité! C'est proprement démentiel.

Qu'on en juge plutôt : Jean-Philippe a ressenti pendant son adolescence une « douce inclination » très pure et très chaste pour un camarade, Olivier, mais la maturité a totalement modifié son affectivité et nous le retrouvons, âgé de trente-cinq ans, docteur en médecine, parfaitement « normal » et marié depuis seize ans avec Fabienne, qu'il adore. Parallèlement, sa femme a connu au collège « de tendres et équivoques enlacements » avec des condisciples de dortoir, mais c'est là domaine du passé et aujourd'hui elle rend pleinement à Jean-Philippe l'amour brûlant qu'il a pour elle. Ce merveilleux équilibre sentimental est soudain rompu par une fantaisie extravagante qui amène Fabienne à quitter son mari pour aller passer un mois auprès d'une amie lesbienne, Jacqueline; mais la tentative échoue et dès le premier soir les deux femmes font chambre à part. Au lieu de rentrer bien sagement au foyer conjugal, Fabienne s'acharne dans son idée fixe et entame une liaison avec une certaine Valérie, si bien que, de retour à Paris après ces fredaines, elle ne se donne à Jean-Philippe qu'avec beaucoup de froideur et lui déclare : « L'amour d'un homme pour une femme est une chose ignoble, repoussante, triste à mourir. J'ai envie de mourir. » Le mari, vexé, décide de marquer le coup et entreprend une fugue sur la Côte d'Azur en emmenant dans sa voiture — on se demande pourquoi — le beau Renato, âgé de dix-neuf ans, homophile sophistiqué et antipathique, qui lui tient en cours de route des boniments de « folle tordue ». Jean-Philippe ne lui cache pas son hostilité : « Tu me dégoûtes un peu. Je ne comprendrai jamais l'homosexualité, qui est peut-être une étape normale dans l'évolution de l'affectivité, mais moi, je ne suis pas, comme toi, bloqué à ce stade, j'ai évolué, j'ai aimé les filles, je me suis marié, le passé est mort, j'ai la sodomie en horreur. » Or, il se trouve, par une série de coïncidences vraiment peu croyable, qu'Olivier, le camarade d'enfance de Jean-Philippe, a été tout récemment « l'ami » de Renato, qu'il fréquente Fabienne sans savoir qu'elle est la femme de Jean-Philippe et que Renato, lui aussi, connaît Fabienne. En conséquence, lorsque les deux hommes arrivent sur la Côte d'Azur, Fabienne, alertée par un coup de téléphone de Renato, s'y précipite par le train en compagnie d'Olivier, qui a convié une dizaine d'éphèbes à faire une croisière à bord de son yacht. Jean-Philippe et Fabienne, plus épris que jamais l'un de l'autre, sont tellement excités qu'ils font incontinent l'amour sur la plage. On serait en droit de penser que cet épisode clôt l'aventure; pas du tout :

Fabienne déclare instantanément qu'elle quitte à nouveau son mari pour rejoindre Valérie, avec qui elle échange « des caresses qui les rendent folles », cependant que Jean-Philippe s'aperçoit soudain qu'il est « incapable d'accorder le moindre caractère scandaleux à l'homophilie, laquelle, loin de ressembler à celle des années vingt, est maintenant rajeunie, aérée, purifiée, plus proche du noble amour grec ». Joignant les actes à la parole, Jean-Philippe s'embarque pour la croisière et couche successivement avec tous les splendides éphèbes rassemblés par Olivier, s'initiant ainsi à « des voluptés nouvelles » ; à cette occasion on nous précise que sur les couchettes les draps sont roses et que ces draps servent de nappes au moment des repas... Quand la croisière est terminée, Jean-Philippe et Fabienne, de plus en plus satisfaits de la méthode employée, se retrouvent avec une passion accrue et il est permis d'augurer de l'avenir d'autant plus favorablement que l'épouse annonce à son mari qu'elle se propose de coucher maintenant avec une ravissante jeune fille de moins de vingt ans, sœur d'un des éphèbes avec qui Jean-Philippe a fait l'amour...

En toute logique il n'y avait aucune raison pour que le livre se terminât à ce stade : l'auteur aurait pu imaginer d'autres rebondissements du même genre, et cela jusqu'à la Saint-Glinglin... Sachons-lui gré toutefois de n'avoir écrit qu'un petit opuscule de cent cinquante pages ; c'est le seul titre qu'il s'est acquis à notre reconnaissance.

Mais, me direz-vous, pourquoi cette appellation : « Le septième sexe » ? Alors là, les choses se compliquent terriblement, mais je viendrai à votre secours en vous donnant pour chaque rubrique la traduction entre parenthèses. Pendant le trajet Paris-Côte d'Azur par la route, Renato, pour meubler la conversation, expose à Jean-Philippe que les six premiers sexes sont respectivement : l'homme-femme (homme hétérosexuel), la femme-homme (femme hétérosexuelle), l'homme-femme-homme (homme homosexuel actif), l'homme-femme-femme (homme homosexuel passif), la femme-homme-homme (femme homosexuelle active), la femme-homme-femme (femme homosexuelle passive) ; quant au septième sexe, il comprend les S.M. (abréviation de « saphistes masculins ») qui ont une répulsion pour l'homosexualité, mais qui, à l'occasion...

Je pense que je n'ai pas à m'étendre davantage sur ce livre, au surplus dépourvu de toute valeur littéraire, véritable ramassis d'élucubrations aberrantes débitées « va comme je te pousse » dans un désordre total. On reste accablé devant tant d'indigence et on frémit d'imaginer ce qu'un lecteur « normal » peut penser de l'homophilie lorsqu'il a ingurgité de pareilles divagations.

RAYMOND LEDUC.

CAFÉ-SOCIETY

de

PHILIPPE JULLIAN

Voici — je ne crains pas de l'affirmer — le meilleur des livres que nous ait donnés jusqu'à présent Philippe Jullian (1). Et l'on sait que je n'ai jamais été chiche d'estime pour cet excellent et délicat écrivain, dont l'apparente frivolité dissimule à peine la vigueur satirique.

Comme Marcel Proust — bien que pour de tout autres raisons, je pense ! — Philippe Jullian a choisi comme milieu de prédilection pour ses romans ce qu'on appelle « le monde » — depuis ses contrefaçons provinciales dans *Château-Bonheur* jusqu'à son expression la plus parfaite, l'aristocratie britannique, dans *My Lord*.

Aujourd'hui, c'est cette société bien spéciale de riches oisifs internationaux, la « *Café-Society* », qui lui sert de modèle — et de cible. De New-York à Paris, de Mexico à Venise, ce sont les mêmes fantoches désaxés, Altesses et Majestés décavées, ducs espagnols de la main gauche, héritiers et héritières de milliardaires américains, princesses russes et aventuriers californiens, qui promènent leur désœuvrement, tournant en cercle dans leur prison sans barreaux, avides de scandales et toujours à la recherche du divertissement qui leur permettra d'occuper leur temps pendant quelques jours ou quelques semaines. Autour de ceux qui ont la fortune s'agitent, à peine moins navrants, ceux qui en profitent ou cherchent à en profiter : gigolos, femmes entretenues, « artistes », « décorateurs » en tout genre, antiquaires, couturiers, échetiers mondains...

Le talent de Philippe Jullian rend toute cette faune non seulement vraisemblable, mais plausible, et, par moments, presque humaine. Les personnages du roman (parmi lesquels on retrouve, épisodiquement, Lord Tanquerville, le héros de *My Lord*, et quelques autres déjà connus, sans compter des personnalités aussi « transparentes » que la chroniqueuse mondaine Olga Taxwell ou le comte et la comtesse de Balmoral, de la famille royale anglaise) sont centrés autour de la figure étonnante de Lupe — Maria de Guadalupe, ou plutôt

(1) Philippe Jullian, *Café-Society*, roman. Paris (Albin Michel), 1962, in-8°, 258 p. Prix : 8,48 F. — En vente à *Arcadie*.

Kaye..., à moins que son vrai nom ne soit ni l'un ni l'autre? — « fabuleuse, divine, folle », qui sort de Dieu sait quels bas-fonds pour régner sur la société new-yorkaise, devenir marquise de Lauraguet, et... je n'en dirai pas davantage, car tous les Arcadiens auront à cœur, pour savoir la suite, de lire *Café-Society*.

Dans cette société, qui ignore (ou feint d'ignorer) les soucis matériels, les plus exquis raffinements comme les plus folles fantaisies, se donnent libre cours. Les manifestations les plus extravagantes de l'art abstrait y font bon ménage avec le goût des meubles Louis XV et des tapis de Savonnerie, même pendus au mur en guise de Gobelins, aussi bien qu'avec les têtes sculptées de l'île de Pâques et les masques funéraires aztèques.

Mais ce qui en fait le charme à nos yeux — symbole d'une civilisation parvenue au suprême degré de l'évolution (ou de la décadence, si l'on préfère : c'est affaire de tempérament) — c'est que les goûts sexuels y sont rigoureusement ambivalents chez tout le monde — les gigolos servant aussi bien à consoler les dames seules qu'à s'occuper des messieurs amateurs d'art, et les demoiselles sans fortune montant les échelons de la réussite sociale en prenant appui alternativement sur les messieurs un peu congestionnés et sur les dames aux cheveux coupés court. La « solide citadelle de Gomorrhe » et les « frivoles cohortes de Sodome » emplissent ces pages d'anecdotes piquantes (certaines sont visiblement authentiques), de situations scabreuses et cocasses, de personnages inoubliables. Que ce soit le beau Burt, partagé entre trop d'admirateurs et d'admiratrices, ou le maigre Hindou surnommé « Madame Cobra » dont la mère était une Tata, ou la richissime Miss Edwards qui fait de sa jeune amie sa fille adoptive mais oublie de tester en sa faveur, ou l'horrible Mafalda Cecil qui commence sa carrière comme professeur de judo chez une dame californienne, tout ce monde évolue entre l'Arcadie et Lesbos, entre Lesbos et l'Arcadie, avec un entrain, une verve et un manque de complexes des plus divertissants.

Je m'en voudrais de déflorer pour nos lecteurs cet excellent roman de Philippe Jullian; il va de soi que, comme dans ses œuvres précédentes, l'érudition y va de pair avec la fantaisie, et que les « mots » y abondent comme les « objets de vertu » chez un collectionneur. Le style est brillant, alerte... et la typographie parfaite, cette fois! Pour tout Arcadien qui ne prend pas systématiquement l'homophilie au tragique, *Café-Society* est un livre à placer à l'honneur dans sa bibliothèque; comme dirait, je pense, Mrs. Drexel à la comtesse de Balmoral : « This Jullian, il est perfectly dans la note, quite divino, mais rather peste, isn't he? »

MARC DANIEL.

COLIN WILSON

LE SACRE DE LA NUIT

« En quête d'une vérité intérieure »

N.R.F. — 470 p. — 23 F

MARIE-LOUISE VILLIERS

ÉCLAIRAGE AU NÉANT

« Le trop beau garçon »

Ed. Julliard — 158 p. — 8,40 F

EROS KALOS

NOMBREUSES REPRODUCTIONS

Nagel — 160 F

« L'Amour dans la Grèce antique »

RELIURES

1962-1963

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

JACQUES

*vous prépare sa bonne cuisine
à son RESTAURANT*

L'INCOGNITO

40, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9^e

PROv. 06-88 — Métro Montmartre

ENTRÉE PAR LE COULOIR

FERMÉ LUNDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS

*Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un
cadre très intime et dans une ambiance agréable
Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les
spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables*

Réserved vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)